

La Vie Canadienne

QUEBEC
14 Novembre 1918

REVUE HEBDOMADAIRE

TOME I
No 19

RELIGION—POLITIQUE—SCIENCES—ARTS



LA VIE CANADIENNE

LA VIE CANADIENNE est publiée à Québec et imprimée aux ateliers de la Cie de l'Événement,
30, rue de la Fabrique ; nom de l'éditeur : J.-E. Barnard.

SOMMAIRE

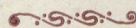
En passant.....	Divers	Maitre Lane.....	Un confrère
Victoire et défaite.....	J.-A. Lander	Le Canada et la guerre.....	L. Leau
Justes prévisions.....	M. Barrès	Les faits de la semaine.....	Joinville
La semaine liturgique.....	l'abbé J.-A. D'Amours	Les Zouaves pontificaux.....	C. E. Rouleau
Une semaine de guerre.....	A. Gobeil	L'appel de la terre (Suite)	Jean Sainte-Foy

TÉLÉPHONES { LEVIS - - 46
 { QUÉBEC 6207

JOS. GOSSELIN LIMITÉE

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX
— ET INGÉNIEURS —

Constructions d'Eglises, de Couvents, d'Edifices
de toutes sortes



SIEGE SOCIAL :
55, RUE ST-GEORGES,
LEVIS, P. Q.

SUCCURSALE:
85, RUE DALHOUSIE,
QUÉBEC, P. Q.

La Vie Canadienne

REVUE HEBDOMADAIRE

TOME I

QUEBEC, 14 NOVEMBRE 1918

No 19



EN PASSANT



Important témoignage

TOUS ceux qui s'intéressent aux problèmes canadiens, en général, et au problème canadien-français, en particulier, voudront lire attentivement l'important article de M. L. Leau sur *Le Canada et la guerre* que nous publions aujourd'hui.

Au prestige que lui donne d'être publié dans l'organe du grand comité *France-Amérique*, dont le président est M. Hanotaux et qui compte tant de membres distingués, s'ajoute celui d'avoir pour auteur M. Léopold Leau. M. Leau est certainement l'un des écrivains les plus distingués et les mieux informés du comité et de la revue sur la question canadienne-française. M. Leau, qui compte des amis distingués au Canada, s'est occupé depuis longtemps des choses canadiennes et toujours avec une sympathie pour nous qui n'a d'égale que son souci de l'exactitude.

On remarquera facilement ces mêmes qualités dans l'article que nous publions aujourd'hui, en empruntant à la revue *France-Canada*, section de *France-Amérique*, parue en septembre dernier.

Nous n'ajouterons ici qu'une observation préliminaire. L'article de M. Leau rapporte fidèlement les chiffres qui ont été donnés sur l'apport canadien-français dans la guerre. Ces chiffres sont chez nous discutés et considérés comme inférieurs au nombre réel des soldats que les Canadiens-Français ont donnés pour la défense de leur pays et des deux mères-patries. Il reste un travail de précision à faire ou plutôt à compléter sur ce sujet. Il est assez malheureux pour nous que nous ayons paru, en partie par la faute de quelques-uns des nôtres, inférieurs à notre tâche; il nous faut du moins revendiquer notre honneur en ne laissant pas diminuer notre part réelle dans l'accomplissement du devoir commun.

Quoi qu'il en soit, personne ne songera à reprocher à M. Leau d'avoir tenu compte de chiffres qui ne pouvaient pas lui paraître discutables, car il appert bien d'après tout son article qu'il n'a pas eu la tentation de les diminuer ni non plus de nous les reprocher.

Au contraire, les considérations dont il accompagne ses constatations sur la part prise par nous dans la guerre mondiale sont toujours pleines d'estime et de

bienveillance pour nous. M. Leau y expose bien les raisons qui ont été données pour expliquer et justifier la quotité de notre participation en hommes, les difficultés que nous avons eu à surmonter.

Même en parlant de M. Bourassa, à qui M. Leau fait la part encore plus belle qu'elle n'est en réalité, l'auteur, par amitié pour nous, reste encore très bienveillant, très sympathique.

Sans doute, il a bien dû exposer les sophismes du chef nationaliste et signaler le mal que celui-ci nous a fait en aidant, consciemment ou inconsciemment, la cause allemande, mais même dans cet exposé M. Leau reste charitable. Il reste même en deça de la vérité quand il dit que M. Bourassa est demeuré sympathique aux Alliés et leur a souhaité une "victoire modérée".

Mais cette modération d'un ami de notre cause, qui n'a pu s'empêcher de signaler l'aberration d'esprit et de cœur où le nationalisme de M. Bourassa a versé profondément, doit nous aider à mesurer l'étendue du mal que cette aberration a fait à notre cause elle-même, dans le monde comme au Canada.

L'article de M. Leau est certainement et à n'en pas douter d'un ami bienveillant, charitable. Après l'avoir lu du commencement à la fin, que les Canadiens qui ne poussent pas la stupidité de l'égoïsme nationaliste jusqu'au point de ne tenir aucun compte de ce que l'on peut penser de nous hors de notre province, se demandent simplement: Si nos amis jugent ainsi l'aventure nationaliste, qu'en doivent penser et dire les indifférents, les adversaires, les ennemis?

Il n'est pas difficile à M. Bourassa et à quelques-uns de ses partisans de se persuader qu'ils ont raison contre tout le monde, d'autant qu'on les a bien un peu trop aidés à se former cette persuasion, mais tant qu'il nous faut vivre au milieu d'autres nations, il est absolument nécessaire de ne pas les tourner contre nous, il est absolument nécessaire de nous faire voir favorablement de celles avec lesquelles nous devons avoir de particulières relations.

Reconnaissons donc que le mouvement nationaliste depuis les débuts de la guerre, depuis l'attitude prise alors et empirée depuis par M. Bourassa, jusqu'à ce que la censure y ait mis une limite, est une des

plus grandes fautes, une des plus grandes sottises politiques qui aient été commises depuis les commencements du Canada.

Nous avons tous à expier cette faute, et l'expiation sera d'autant plus pénible, d'autant plus lourde, que plusieurs des nôtres voudront plus longtemps s'obstiner, s'entêter dans cette aventure aussi peu honorable que peu profitable pour notre race.

M. Bourassa paraît d'ailleurs en avoir lui-même conscience depuis que la victoire éclatante, qu'il n'espérait pas et qui ne l'a guère réjoui, ni lui ni ses partisans fanatisés, fait comprendre mieux aux plus obstinés séparatistes, qu'il est moins temps que jamais de se lancer contre l'Angleterre et les Alliés.

Si nous avions été vaincus, si l'Allemagne eût réussi à imposer sa domination écrasante sur le monde, la politique de M. Bourassa eût pu s'accrocher à un semblant de justification, en invoquant le faux principe des faits accomplis, mais nous sommes vainqueurs. La victoire lui donne tort. Qu'il s'en console et qu'il en profite, en continuant dans la voie où semblent l'avoir engagé quelques-uns de ses récents articles.

Un des premiers, il doit profiter de la bonne leçon de logique et de bonne politique que lui donne charitablement le bel article de M. Leau.

J.-A. L.

Pourquoi?---Parce que...

UN lecteur bienveillant de notre revue, qui compte de plus en plus de lecteurs lui témoignant leur bienveillante satisfaction, nous demandait l'autre jour pourquoi nous critiquons et attaquons fréquemment les doctrines et la tactique de M. Bourassa, "qui est un bon chrétien".

La raison apportée, soit dit tout d'abord, n'a pas à nos yeux, la force probante qu'elle a aux yeux de celui qui l'invoque. Que M. Bourassa soit un bon chrétien, cela ne rend pas sa tactique et ses théories politiques moins funestes; cela peut même les rendre plus dangereuses par le prestige que sa personne leur donne. Une idée fausse défendue par un homme de talent est beaucoup plus dangereuse qu'une idée fausse défendue par un sot.

L'union est une bonne chose, mais dans la vérité. L'union dans l'erreur, c'est-à-dire dans le mal, est une très mauvaise chose. Mieux vaut se diviser que de s'unir pour aller ensemble à la perte et à la ruine.

Ceux qui nous divisent ce ne sont pas ceux qui discutent les idées et les théories pour aider à trouver la vérité. Ce sont ceux qui évitent toute loyale discussion, pour se complaire dans des procédés d'injures aux personnes ou d'appels aux passions. Nous avons exposé dans cette revue des idées, des considérations, des critiques touchant des théories politiques,

que nous croyons fausses comme doctrines et funestes comme procédés. On pouvait nous réfuter, si nos assertions sont erronées, si nos raisonnements sont faux. On a évité jusqu'ici de nous combattre de cette façon loyale. Certaines gens ont l'air de penser qu'il est plus facile de nous empêcher de parler que de prouver que nous sommes dans l'erreur. Leur tactique leur fait moins d'honneur qu'à ceux qu'ils combattent ainsi.

Nous ne combattons pas M. Bourassa et nous ne demandons pas mieux que de le voir grandir en vérité et en gloire par un sincère retour aux traditions d'une saine et sage politique nationale. Mais nous combattons son nationalisme que nous croyons faux au point de vue du droit et de la philosophie, que nous croyons gravement et presque mortellement funeste aux intérêts du Canada en général et de notre race en particulier. Nous croyons que ce nationalisme, beaucoup moins équilibré que follement agressif, nous a fait un mal énorme et par les idées fausses qu'il a semées, et par les passions qu'il a répandues chez nous, et pour les raisons qu'il a fournies aux préjugés et aux haines de nos adversaires, et par la mauvaise renommée qu'il a contribué à nous faire dans tout le monde civilisé.

Nous nous plaignons, avec raison, d'une campagne malveillante faite contre nous en Amérique et en Europe. Qui a aidé cette campagne en lui fournissant de trop précieux arguments? Quels sont nos journaux cités avec plaisir en Allemagne, et avec colère ou dégoût dans les pays alliés?

Tout le mal ne vient pas des maladresses et des provocations nationalistes, mais il en vient assez pour que tous les patriotes éclairés se disent enfin: Assez de cette tactique funeste, qui ne continue la guerre que pour empirer la défaite.

S. D.

Piquant souvenir

APRES la révolution de 1848, le prince de Metternich et M. Guizot, exilés l'un et l'autre, se rencontrèrent en Angleterre. Au cours de la conversation, le prince de Metternich, toujours confiant en sa sagesse, dit à M. Guizot: "L'erreur n'a jamais approché de mon esprit".—"J'ai été plus heureux que vous, mon prince, répliqua l'ancien ministre de la monarchie de juillet; je me suis plus d'une fois aperçu que je m'étais trompé".

Il paraît que Metternich ne sembla pas remarquer la pointe pourtant assez pénétrante. Était-il assez convaincu de son infaillibilité pour ne pas sentir que Guizot se moquait respectueusement de lui? Il se peut. Rien n'aveugle l'intelligence comme la suffisance trop confiante en elle-même.

S. D.



King George Sends Empire Message



AT the moment when the armistice was signed, bringing, I trust, a final end to the hostilities which have convulsed the whole world for more than four years, I desire to send a message of greeting and heartfelt gratitude to my overseas peoples, whose wonderful efforts and sacrifices have contributed so greatly to secure victory which is now won.

“ Together we have borne the strenuous burdens in the fight for justice and liberty. Together we can now rejoice at the realization of those great aims for which we entered the struggle. The whole Empire pledged its word not to sheath the sword until our end was achieved. That pledge is now redeemed.

“ The outbreak of the war found the whole Empire one. I rejoice to think that the end of the struggle finds the Empire still more closely united by common resolve, held firm through all vicissitudes by suffering and sacrifice and by dangers and triumphs shared together.

“ The hour is one of solemn thanksgiving and of gratitude to God, whose Divine Providence has preserved us through all perils and crowned our arms with victory. Let us bear our triumph in the same spirit of fortitude and self control with which we have borne our dangers”.





VICTOIRE ET DÉFAITE



LES uns après les autres, mais rapidement, tous nos ennemis ont admis leur défaite et déposé les armes. Au point de vue militaire, c'est la victoire complète des Alliés, notre victoire.

C'est le moment de se réjouir.

C'est le moment surtout de remercier Dieu, car si les hommes gagnent la victoire, c'est cependant Dieu qui la donne, comme c'est lui qui donne les hommes capables de vaincre.

C'est le moment de remercier ceux qui ont combattu, ceux qui ont travaillé, tous ceux qui ont aidé, ne fut-ce que d'une prière, ne fut-ce que d'une parole, les bons et généreux soldats qui ont gagné la victoire, au prix de tant de fatigues et de souffrances.

C'est le moment d'envoyer aux chers morts l'hommage le plus attendri et le plus reconnaissant. La victoire a été payée chèrement de tant de sang généreux versé.

Après la première victoire de la Marne, comme on demandait à Joffre d'ordonner une manifestation de réjouissance, il répondit par ce mot si profondément humain : *Non, il y a trop de morts.*

Le même sentiment doit s'allier à la joie de la victoire, à la joie de la paix, qui s'en vient cette fois plus assurée. La victoire sera resplendissante et bien belle, au triomphe des armées alliées rentrant à Paris par l'avenue de la Grande Armée et l'Arc de l'Etoile. Elle ne sera pas moins belle ni moins touchante aux nombreux cimetières qui marquent les diverses lignes du front, où de modestes villageois et des parents en deuil iront prier et fleurir les tombes de ceux qui ont arrêté l'invasion dévastatrice en lui opposant leurs poitrines, que le choc a brisées.

Qu'ils sont nombreux surtout en terre de France, où les plus rudes rencontres ont eu lieu, les morts qui se sont ainsi sacrifiés pour la patrie, pour le triomphe de la justice, pour la protection et la défense de ceux que menaçait le cruel envahisseur. Tous nous sont chers de ceux qui ont combattu pour notre cause : Anglais, Français, Belges, Italiens, Américains, Canadiens, mais il est bien permis d'avoir un souvenir plus ému et plus affectueux pour ceux de notre sang et de notre parenté, ceux de notre connaissance, dont le sacrifice nous a touchés plus sensiblement.

* * *

Mais les morts eux-mêmes se réjouissent et nous invitent à la réjouissance. C'est enfin la victoire, et complète, la victoire qu'eux aussi, qu'eux surtout ont gagnée pour nous. Nos réjouissances, pourvu que nous n'oublions pas à qui nous les devons, sont une mani-

festation de notre reconnaissance. A eux donc, aux morts à jamais chers et bienfaisants, amour et reconnaissance, réjouissance et gloire !

C'est la victoire ! c'est-à-dire que le barbare si cruel, si méchant, qui dévastait la patrie pour l'asservir, la patrie de tous les braves qui lui résistaient, est refoulé, vaincu, dompté, réduit à l'impuissance de mal faire davantage, et pour longtemps. Le sol de la patrie, qui avait dû subir sa souillure et les débauches de sa sauvagerie, est délivré, ceux qui en ont été exilés vont pouvoir y revenir, en prendre possession, en relever les ruines encore fumantes.

C'est la victoire ! Tous les pauvres déportés maltraités comme des esclaves, tous les pauvres prisonniers, si durement traités, vont rentrer au foyer de la patrie, au foyer de la famille. Plusieurs que l'on croyait morts vont apparaître comme des ressuscités, libérés d'un cruel asservissement.

C'est la victoire ! Peu à peu la vie normale, la vie de la famille, la vie du travail, la vie de la pensée et de l'art, la vie des paroisses, des églises, des collèges, des universités va reprendre son cours. Chacun va sentir enlevée de sa poitrine l'angoisse qui durait, depuis quatre ans et plus, à la pensée du danger, à la pensée des victimes, à la pensée des ruines et des désastres qui s'accumulaient, à la pensée des menaces de la féroce Germanie en délire. L'invasion des Barbares est arrêtée, refoulée, réprimée, bientôt châtiée. Oh ! la douce et réjouissante victoire !

C'est la victoire ! Et, avec la victoire, c'est la paix juste qui s'avance, la paix réparatrice, la paix qui rétablit le droit et qui punit les coupables. Humainement parlant, il fallait cette victoire complète pour assurer cette paix juste et durable. Rien que cette victoire pouvait dompter un ennemi qui mesurait son droit sur sa force, en identifiant l'un à l'autre; un ennemi qui n'entendait pas d'autre voix, qui ne comprenait pas d'autre raison que celle de la puissance matérielle.

Du jour où cette puissance lui a manqué, son âme, faite surtout d'appétits et de férocité, s'est affaïssée, effondrée; tandis que l'âme des nôtres, à force d'idéal, à force de confiance dans son droit, à force de confiance en la justice de Dieu, a fini par se forger une force matérielle aussi victorieuse que sa force morale, que rien n'a pu faire fléchir.

* * *

La victoire des Alliés, c'est en effet la victoire des âmes, qui ont fini par trouver les armes auxquelles leur courage avait suppléé pendant près de quatre ans.

Et cette victoire des âmes, c'est aussi, et comme tout naturellement, la victoire du droit, de la justice, de la liberté, de l'humanité.

Et cette victoire, c'est la nôtre, celle à laquelle nous avons donné nos efforts, notre concours, notre dévouement, notre cœur. Après avoir été à la peine et au sacrifice, il est juste comme il est doux, d'être à la joie et à l'honneur.

Il nous est bon aujourd'hui, comme il a été juste toujours, d'être avec nos deux mères-patries, les deux mères-patries de toute la patrie canadienne : la France et l'Angleterre. Toutes les deux, aux premiers rangs, depuis le premier jour, ayant fourni l'une et l'autre la plus grande somme d'efforts, et de sacrifices : ce sont elles principalement, avec des alliés glorieux, dont aucun mérite ne doit être oublié, qui ont organisé et remporté la victoire. Personne ne disputera à la Belgique et à son roi le premier rang à l'honneur ; personne ne niera que la Serbie ait peut-être plus souffert encore ; personne ne refusera de reconnaître avec joie que l'Italie et la grande nation américaine n'aient eu leur part glorieuse et nécessaire dans la victoire, mais personne ne peut non plus refuser d'admettre que les deux nations victorieuses qui ont le plus donné de leur sang, de leurs efforts et de leur or, pour remporter la victoire, ce sont la France et l'Angleterre.

Et nous avons eu la sagesse comme nous avons la gloire d'avoir été nous aussi avec elles, depuis le premier jour. Nous avons combattu, fournissant généreusement notre or, nos efforts et notre sang, dans les rangs de la grande armée britannique, où notre place était marquée et où nous avons fourni un utile et glorieux concours ; nous avons combattu sur la terre de France, le vieux bien paternel d'une partie de nos ancêtres ; nous avons donné pour la cause de la France et de l'Angleterre, qui reste particulièrement la nôtre comme elle est celle de l'humanité en général, un peu du sang, un peu aussi des richesses que nous avons en partie reçus de l'une et de l'autre.

Notre conduite n'avait pas besoin de la victoire pour être justifiée, et le succès n'est pas la mesure ni la raison du droit et du devoir, mais qui dira aujourd'hui que nous avons mal fait de combattre comme nous l'avons fait, pour la grande et juste cause que nous avons contribué à faire triompher ? Qui oserait dire aujourd'hui que nous eussions mieux fait, suivant certains conseils aussi erronés que criminels, de nous abstenir, de rester chez nous, de garder nos hommes et notre argent, pendant que là-bas était mis en péril notre sort, le sort de notre patrie, le sort du monde ?

Sans doute il a fallu et il va falloir encore faire des sacrifices dans tout le pays, mais que sont ces sacrifices comparés à eux d'autres nations qui ont connu toutes les horreurs, toutes les barbaries, toutes les dévastations de l'invasion des Huns ? Et que sont ces sacrifices comparés à ceux qu'il aurait bien fallu consentir et subir si, par lâcheté et inintelligence, nous

eussions laissé l'ennemi accomplir ses desseins ? Que sont ces sacrifices, même en y comprenant la perte de ceux qui ont donné glorieusement leur vie, comparés à la honte désastreuse qui eût fatalement suivi notre inaction et notre égoïsme aveugle, comparés au sort qui serait le nôtre si nous n'avions pas fait notre devoir ?

Grâces à Dieu, grâce aux chefs véritables de notre nation, grâce au bon sens clairvoyant de notre peuple, grâce surtout aux généreux volontaires qui sont partis si nombreux et si courageux, nous pouvons aujourd'hui nous réjouir comme un peuple qui n'a pas dégénéré, comme un peuple qui est resté aussi courageux pour faire son devoir qu'intelligent pour comprendre ses vrais intérêts.

* * *

Mais il ne suffit pas de nous réjouir de la victoire, il faut aussi comprendre un peu dès maintenant, pour mieux les approfondir ensuite, les grandes leçons qu'elle nous donne, les grandes leçons que nous donne aussi la défaite si retentissante de nos ennemis.

De quoi, en somme, est faite cette victoire ?

Elle est faite d'abord des dispositions miséricordieuses de la Providence qui, après avoir permis à l'humanité égarée dans son orgueil de goûter abondamment les fruits amers de ses erreurs et de ses fautes, a voulu la sauver de ses propres égarements en laissant tomber les trois nations les plus hostiles à sa vérité et à sa justice : la Turquie, la Russie et l'Allemagne. L'Autriche est aussi atteinte, mais à un degré moindre, comme est moindre sa culpabilité.

Après l'action de la Providence, la victoire est due au courage et aussi à l'ordre que les peuples alliés ont su garder dans leur esprit, dans leur cœur, dans leur gouvernement.

Dans leur esprit, ils ont eu la vue claire de leur bon droit à défendre pour eux et pour toutes les nations. Dans leur cœur, ils ont accepté tous les sacrifices qu'allait leur demander la défense de leur droit, de leur existence même mise en question. Ces sacrifices ont été les plus durs qu'aucun peuple ait eu à supporter, et plus d'une fois il a paru nécessaire de les pousser jusqu'au delà des limites du possible. La rage et l'appétit des ennemis, leur accumulation d'engins meurtriers, leur recours à tous les moyens prohibés ont été tels qu'ils ont cru plus d'une fois tenir la victoire finale ; mais toujours les âmes sont restées debout, même quand les morts étaient tombés par millions. Ce sont ces âmes, irréductibles, infrangibles, qui ont remporté la victoire.

Et elles l'ont remportée en acceptant l'obéissance, la discipline, l'ordre dans les armées, dans les gouvernements, dans toutes les activités de la nation. Toutes aujourd'hui peuvent voir qu'à mesure que chaque nation se faisait plus unie, et à mesure qu'elles s'unissaient toutes ensemble ; à mesure que l'ordre et la dis-

cipline prenaient le dessous, à mesure que cessaient les discussions et les divisions, dans la même mesure s'approchait la victoire et baissait la puissance des ennemis. Encore une fois et plus sensiblement que jamais, il a été évident que l'autorité— non pas la tyrannie— et l'obéissance— non pas l'asservissement — sont les facteurs nécessaires de la vie d'un peuple. On le voit mieux lorsque cette vie est mise au péril par un ennemi intérieur ou extérieur, mais la loi, alors plus évidente, est toujours la même.

C'est par la discipline militaire, politique, civile, que les Alliés ont triomphé, et cette discipline a dû d'abord triompher dans les esprits, dans les volontés, dans les paroles, dans toute la conduite, avant de triompher des ennemis.

Ce qui a retardé la victoire, c'est ce qui a brisé la discipline des âmes, des politiques ou plutôt des politiciens, la discipline des ouvriers, des citoyens, des producteurs de l'arrière, plus encore que celle des armées, qui, heureusement, est restée splendide de notre côté.

* * *

Ce qui aurait pu nous ruiner à jamais est ce qui a ruiné nos ennemis.

Les âmes ont manqué chez eux, comme elles avaient manqué en Russie, par défaut de discipline intellectuelle et morale, et les âmes ayant fléchi, tout a croulé. Excès de barbarie cruelle et avide en Turquie, excès d'exploitation mensongère en Bulgarie, excès de rivalités de nationalismes en Autriche-Hongrie, excès de tyrannie, d'ambition et de cupidité déçues en Allemagne, nos ennemis sont tombés sous le poids de leurs fautes et de leurs vices, autant que sous les coups de notre valeur superbement ordonnée.

La tyrannie allemande s'est grossièrement trompée en croyant pouvoir exiger, même par une discipline de fer, d'une âme nationale cupide et matérialisée, toute entière à l'appât du gain et même du butin, un effort et des sacrifices dont seule au monde pouvait être capable une âme bien unifiée, faite de l'acier le plus souple et le plus résistant, depuis longtemps trempée de vertus chrétiennes et d'idéal chevaleresque, comme l'âme française, ou encore l'âme anglo-saxonne, britannique ou américaine, dont l'enthousiasme est moins éclatant, mais dont l'énergie et la constance ne sont pas moins solidement trempées.

Après avoir exalté son peuple d'un orgueil fou, un orgueil basé sur les qualités plutôt matérielles de la race qui se croyait d'une autre espèce, au-dessus de l'humanité; après lui avoir tourné la tête par une philosophie d'égoïsme insensé; après l'avoir excité par tous les appels à sa cupidité sauvage; après l'avoir armé de toutes les inventions de sa science matérialisée, la tyrannie allemande, s'étant assuré des complicités dont elle se croyait bien assurée, avait

cru qu'elle pouvait tout obtenir de ce peuple tyranniquement organisé. Mais cet instrument plus matériel que spirituel s'est brisé, avant même d'avoir atteint la limite espérée de son effort, dès que le succès matériel lui a manqué.

Du moment que toute l'armée allemande donnant son plein effort s'est vue arrêtée dans sa marche en juillet, une fissure fatale s'est faite, s'élargissant sans cesse, non seulement dans le bloc de l'Europe centrale, mais dans l'Allemagne elle-même, dans son courage, dans sa force, dans son ambition, dans son âme. De ce jour elle a perdu la seule foi qui lui restât, la foi en sa force matérielle. Et la dégringolade n'a pas tardé, et elle est allée si vite que personne n'avait osé l'espérer si rapide.

Tout le colosse est par terre et ceux qui en étaient la tête — on ne parle pas du cœur — ont pris la fuite, se sont condamnés d'eux-mêmes, avec clémence, à l'exil. En 70, Napoléon III n'avait pas fini glorieusement à Sedan, mais il était au moins resté avec ses troupes de 82,000 hommes. En 1918, le désastre allemand est autrement colossal. C'est plus de 2,000,000 d'hommes armés qui capitulent, et c'est toute la descendance des Brandebourg qui est en fuite.

A part la Russie, qui a bu elle aussi du poison allemand, ni la Turquie, ni la Bulgarie, ni l'Autriche-Hongrie ne sont frappées et humiliées comme la grande Allemagne, l'Allemagne transcendante, l'Allemagne au-dessus de tout.

* * *

C'est la grande Babylonne moderne, la grande dominatrice, la grande corruptrice qui s'écroule de toute la hauteur de son orgueil démesuré. Pour décrire sa chute c'est au grand prophète Isaïe qu'il faut emprunter les accents dont il décrivait la chute de la première Babylonne.

Écoutons la prophétie réalisée. Son application eût paru invraisemblable aux hommes, il y a un mois:

"Son temps est déjà proche, et ses jours ne sont pas éloignés: car le Seigneur fera miséricorde à Jacob; il aura encore dans Israël des élus, et il les fera reposer dans leur terre: l'étranger se joindra à eux, et s'attachera à la maison de Jacob. Les peuples les prendront et les introduiront dans leur pays..."

"Comment as-tu été renversé par terre, toi qui blessais les nations? Ceux qui te verront, s'approcheront de toi, et te regarderont: Est-ce là cet homme qui a épouvan-té la terre; qui a ébranlé les royaumes, qui a fait du monde un désert, qui en a détruit les villes, et qui n'a pas ouvert la prison de ses captifs? Tous les rois des nations se sont endormis avec gloire, chacun dans sa maison. Mais toi tu n'auras pas de part, même avec eux, dans cette sépulture; parce que tu as ruiné ton pays, tu as tué ton peuple. La race des scélérats perdra à jamais son nom."

N'appelons sur personne la justice de Dieu, mais laissons-la passer lorsqu'elle châtie les crimes des ennemis qui avaient comploté et juré notre perte, qui ne nous ont épargné aucune cruauté, et qui n'ont mesuré la méchanceté de leurs desseins que sur les moyens qu'ils avaient de les mettre à exécution.

Cependant que la joie de notre victoire ne nous empêche pas de voir la tâche immense qui nous reste à accomplir. Qu'elle ne nous empêche pas de comprendre la terrible leçon de la guerre, la grande leçon de notre victoire et la foudroyante leçon de la ruine de nos ennemis.

J.-A. LANDER



JUSTES PRÉVISIONS



Le 13 octobre—il y a déjà plus d'un mois—Maurice Barrès écrivait dans "l'Echo de Paris", sous le titre :
LA DÉBACLE COMMENÇANTE DU MILITARISME ET DE L'IMPÉRIALISME ALLEMANDS :

Il est certain, il est terrible, le désarroi qui règne en Allemagne. Les partis germanophiles qui subsistent encore dans certains Etats neutres s'en émeuvent. Ils ne cachent point que de graves émeutes se seraient produites dans certaines villes d'outre-Rhin, que les déserteurs y sont de plus en plus nombreux, que les populations glissent à un profond abattement.

Ils ajoutent que le gouvernement impérial sombre dans l'incohérence. L'empereur serait atteint de la plus grave neurasthénie, décidé à abdiquer et à déposséder du même coup le Kronprinz, en faveur d'un autre prince de la famille impériale.

L'angoisse l'accable. Doit-il céder aux injonctions de l'Entente? Doit-il attendre, pour se retirer, les sommations irritées de la nation allemande? Tel serait l'objet d'un débat intérieur que la situation si grave de l'Empire rendrait d'un tragique indicible. Tempête sous un crâne casqué et couronné.

Les grands journaux allemands publient des appels à l'union et à la fermeté, des appels qui sentent la mort. Jadis ils dépeignaient une France "exsangue, exténuée par la corruption et la décadence"; maintenant ils vantent son irréductible vaillance, ils définissent la fierté, "poussée jusqu'à l'insolence", des Français, refusant depuis quarante mois de plier les reins sous la loi martiale de Ludendorff!

Oui, l'abandon de l'Allemagne contraste magnifiquement avec l'admirable dignité de la France aux journées si sombres qui suivirent le 27 mai. Quand le canon allemand tenait sous ses obus Paris, ni l'opinion, ni la presse, ni le Parlement, ni le gouvernement ne connurent chez nous la moindre défaillance. Une fois de plus apparut l'intraitable force de révolte et de redressement que la France opposa toujours à la violence et à l'iniquité brutales.

Il est vrai que si fâcheuse que fût alors notre situation militaire, notre pays possédait cet ordre matériel qu'entretient en temps d'hostilités un ravitaillement normal. Et nous voyions venir nos frères de l'Amérique.

En Allemagne les conditions de vie sont terribles: demi-famine, épidémies, révoltes ouvrières, etc.... Les armées impériales poursuivent depuis trois mois une retraite presque ininterrompue. Enfin les alliés de l'Empire sont réduits à l'impuissance et contraints, de gré ou de force, à renier la cause du militarisme prussien. La conscience mal assurée, isolée, la nation allemande n'a plus aucun espoir auquel s'accrocher.

Le gouvernement impérial est acculé à un dilemme désastreux: ou bien il refusera la paix, jetant son peuple dans le désespoir et exposant l'Empire aux pires éventualités; ou bien il acceptera les conditions de la paix qu'a établies le président Wilson au nom de l'Entente, et c'est la défaite, avouée, publique, définitive de l'impérialisme allemand.

Il est vraisemblable que le chancelier Max de Bade prépare une réponse à Wilson d'apparence engageante et tout au fond encore ambiguë. Il ne réussira qu'à différer un peu la décision fatale. Ce dialogue, où la haute voix du président des Etats-Unis s'élève avec des accents de justicier, et, si j'ose dire, de pontife de la conscience humaine, exalte l'ardeur des soldats de l'Entente et déprime certainement l'opinion militaire et civile allemande.

Chaque jour d'ailleurs aggrave la situation de leurs armées. La splendide offensive britannique, appuyée au sud par l'armée Debeney, progresse rapidement en direction de Denain, de Solesmes et de Guise. En Champagne et en Argonne, Français et Américains rejettent l'ennemi sur Vouziers et sur l'Aisne. Le Chemin des Dames est presque totalement reconquis. Le nouveau front de nos envahisseurs présente deux saillants singulièrement menacés celui de Lille-Douai, au nord, celui de Laon au sud-ouest. Une nouvelle manœuvre de Foch peut leur causer un désastre irréparable...

Quelle est la raison profonde de la débacle de l'opinion allemande et de l'impuissance croissante des armées germaniques? Peut-être faut-il la chercher dans les causes mêmes de la grandeur impériale. Nos ennemis l'emportaient par le développement colossal de leur organisation technique et matérielle. Cette formidable machine a été détraquée au 15 et au 18 juillet par la prévoyance de Foch et de Pétain, par le génie de nos grands chefs et par l'élan des chefs de

section et des simples poilus. Une fois désemparé, l'Allemand n'a pas cette initiative individuelle, ce ressort moral, qui permettent d'agir avec de moindres moyens. Son abattement est la rançon d'un développement trop extérieur, poursuivi rigoureusement au détriment des véritables énergies morales. Il résulte aussi du sentiment, confus encore dans la nation germanique, de la criminelle erreur qu'a commise l'Allemagne et que demain elle devra réparer.

Les Boches vont essayer de changer de chemin en pleine catastrophe dans un courant d'air, comme dit le proverbe. Leur sous-secrétaire d'Etat Erzberger donne aujourd'hui une retentissante interview : "Nous avons pris, déclare-t-il, les mesures nécessaires pour mettre de façon complète et permanente, en ce qui concerne la politique, le pouvoir militaire sous le contrôle des autorités civiles..." Bravo ! Ils renoncent à leur cadre. Ils se détruisent d'eux-mêmes.

Mais il y a mieux : ils viennent d'appeler au ministère de la guerre, un homme, von Schuch, qu'ils célèbrent en disant que c'est le premier ministre de la guerre non Prussien. Ah ! la Prusse, qui est bien l'âme, le souffle de toute leur activité criminelle, ils commencent à la renier...

Écoutons avec une ferveur de joie ces premiers glas de leur agonie.

MAURICE BARRES,
de l'Académie Française.

LA SEMAINE LITURGIQUE

Semaine du 17 novembre

Dimanche, 17 novembre.—XXVI^e dimanche après la Pentecôte.

L'introit est le même que les deux dimanches précédents. La collecte nous fait demander à Dieu une grâce à laquelle nous pensons trop peu, celle de nous occuper de pensées raisonnables ; la grâce du bon sens.

Faites, s'il vous plaît, Dieu tout-puissant, que sans cesse occupés de pensées raisonnables, nous cherchions constamment à vous plaire dans nos paroles et dans nos actions. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

L'Eglise qui revendique énergiquement la valeur de la raison humaine, l'oblige cependant à reconnaître sa faiblesse et ses égarements trop fréquents. Les enseignements de la foi qui dépassent la raison sans la contredire, sont une sauvegarde, pour la raison elle-même. Et de fait, l'histoire de la pensée humaine séparée de la révélation surnaturelle, est l'histoire de ses égarements plus encore peut-être que de ses conquêtes. L'homme déraisonne aussi facilement qu'il raisonne, plus facilement même lorsque ses passions

d'orgueil ou de cupidité le sollicitant par leurs faux mirages.

Il faut demander à Dieu de nous préserver de ces égarements de la pensée, en nous donnant de rester fidèles aux pensées raisonnables. Car ce sont les pensées qui sont génératrices des paroles et aussi des actions, par lesquelles nous pouvons plaire ou déplaire à Dieu. D'ailleurs nos pensées elles-mêmes restent soumises au contrôle de Dieu. Toutes nos pensées déraisonnables ne sont pas des pensées coupables, mais toutes nos pensées coupables sont déraisonnables. Il ne faut pas oublier que partout et en tout, la foi et la raison sont d'accord. La foi a besoin de la raison, mais la raison a encore bien plus besoin de la foi.

L'Eglise honore en ce jour la mémoire d'un très grand évêque : saint Grégoire Thaumaturge, évêque de Néocésarée, dans le Pont.

Disciple d'Origène, Grégoire vécut longtemps dans l'étude et la pénitence, dans la solitude et le désert. Ses ennemis comme ses amis s'accordaient à lui trouver des ressemblances avec Moïse, dont il renouvelait les merveilles. Sa vie a été écrite par S. Grégoire de Nysse. On y lit qu'il changea de place par sa prière une montagne qui le gênait pour bâtir une église. Il mit de même à sec un étang qui était un cause de discorde pour des frères. Il arrêta les débordements d'un fleuve, le Lycus, qui dévastait les campagnes, en enfonçant sur la rive son bâton qui prit racine aussitôt et devint un grand arbre, formant une limite que le fleuve n'osa plus dépasser. Il chassa les démons des corps des humains et aussi des idoles et de leurs temples. Toutes ces merveilles plus encore que la science du saint évêque convertirent à Jésus Christ un nombre si considérables d'âmes qu'à sa mort il n'y avait plus que dix-sept infidèles dans Néocésarée, là où il n'y avait que dix-sept fidèles à son arrivée.

Lundi, 18 novembre.—Dédicace des Basiliques de S. Pierre et de S. Paul.

Avec la dédicace de la Basilique du Sauveur au Latran, celle des deux basiliques splendides de saint Pierre et de saint Paul est justement célébrée dans toute l'Eglise.

Relisons ici une page fort belle de l'Année liturgique.

"QUOD DUCE TE MUNDUS SURREXIT IN ASTRA TRIUMPHANS, HANC CONSTANTINUS VICTOR TIBI CONDIDIT AULAM. Parce que le monde sous ta conduite s'est élevé triomphant jusqu'aux cieux, Constantin vainqueur construisit ce temple à ta gloire. C'était l'inscription qui, dans l'ancienne basilique vaticaine, se détachait en lettres d'or au sommet de l'arc triomphal ! Jamais en moins de mots le génie romain ne s'exprima si magnifiquement ; jamais n'apparut mieux la grandeur de Simon fils de Jean sur les sept collines. En 1506, la sublime dédicace tombant de vétusté périt avec l'arc sous lequel, à la suite du premier empereur chrétien,

peuples et rois, le front dans la poussière, s'étaient pressés durant douze siècles, en présence de la Confession immortelle, centre et rendez-vous du monde entier. Mais la coupole lancée dans les airs par le génie de Michel-Ange désigne toujours à la Ville et au monde le lieu où dort le pêcheur galiléen, successeur des Césars résumant dans le Christ dont il est le Vicaire les destinées de la ville éternelle.

“La seconde gloire de Rome est la tombe de Paul sur la voie d'Ostie. Cette tombe, à la différence de celle de Pierre qui continue de plonger dans les profondeurs de la crypte vaticane, est portée jusqu'à fleur de terre par un massif de maçonnerie, sur lequel pose le vaste sarcophage. On fut à même de constater cette particularité en 1841, lorsque l'on reconstruisit l'autel papal. Il parut évident que l'intention de soustraire le tombeau de l'Apôtre aux inconvénients qu'amènent les débordements du Tibre, avait obligé de soulever ainsi le sarcophage de la place où d'abord Lucine l'avait établi. Le pèlerin n'a garde de s'en plaindre, lorsque par le soupirail qui s'ouvre au centre de l'autel son œil respectueux peut s'arrêter sur le marbre qui ferme la tombe, et y lire ces imposantes paroles, tracées en vastes caractères de l'époque constantienne : PAULO APOSTOLO ET MARTYRI. A Paul Apôtre et Martyr.

“Ainsi Rome chrétienne est protégée au nord et au midi par ces deux citadelles. Associons-nous aux sentiments de nos pères, lorsqu'ils disaient de la cité privilégiée : “Pierre, le portier, fixe à l'entrée sa demeure sainte : qui niera que cette ville soit pareille aux cieux ? A l'autre extrémité, Paul, de son temple, en garde les murs ; Rome est assise entre les deux : là donc est Dieu.”

“Donc aussi la présente fête méritait d'être plus qu'une solennité locale ; l'Eglise mère, en l'étendant à toute Eglise dans ces derniers siècles, a mérité la reconnaissance du monde. Grâce à elle, nous pouvons tous ensemble aujourd'hui faire en esprit ce pèlerinage *ad limina* que nos aïeux accomplissaient au prix de tant de fatigues, ne croyant jamais en acheter trop cher les saintes joies et les bénédictions. “Célestes monts, sommets brillants de la Sion nouvelle ! là sont les portes de la patrie, les deux lumières du monde en sa vaste étendue : là, Paul comme un tonnerre fait entendre sa voix ; là, Pierre retient ou lance la foudre. Par celui-là les cœurs des hommes sont ouverts, par celui-ci les cieux. Celui-ci est la pierre de fondement, celui-là l'ouvrier du temple où s'élève l'autel qui apaise Dieu. Tous deux fontaine unique, épanchant les eaux qui guérissent et désaltèrent.”

Mardi, 19 novembre.—Sainte Elizabeth de Hongrie.

Encore une vie admirable de vertu et de poésie, oserions-nous dire, qui a mérité à cette jeune sainte, morte à vingt-quatre ans, l'attachement d'un culte immortel, où l'affection n'est pas inférieure à la vénération.

Ecoutons le résumé officiel de sa vie, tel que conservé dans l'office de l'Eglise :

“Elizabeth, fille d'André roi de Hongrie, commença dès l'enfance à craindre Dieu, et la piété grandit en elle avec l'âge. Mariée à Louis, landgrave de Hesse et de Thuringe, son zèle ne fut pas moindre au service de Dieu qu'en celui de son époux. Elle se levait de nuit et priait longtemps ; elle exerçait les différentes œuvres de miséricorde, se dévouant à soulager les veuves, les orphelins, les malades, les indigents, donnant tout le blé de ses greniers quand sévissait la disette. Recueillant les lépreux, elle leur baisait les mains et les pieds. Elle construisit un bel hospice pour soigner et nourrir les pauvres.

“Quand son époux fut mort, pour servir Dieu plus librement, elle mit de côté tous les ornements de la gloire mondaine, se couvrit d'une tunique grossière et embrassa l'Ordre des Pénitents de saint François. La patience et l'humilité furent ses plus remarquables vertus. Dépouillée de tous ses biens, chassée de sa demeure, abandonnée par tous, on la vit supporter les injures, les moqueries, les injustes reproches, sans que son cœur en fût troublé, grandement joyeuse d'avoir à souffrir de tels excès pour Dieu. S'abaissant aux plus viles occupations près des pauvres et des malades, elle leur procurait ce dont ils avaient besoin et se contentait d'herbes et de légumes pour sa propre nourriture.

“Ainsi se passait donc sa vie très sainte en ces bonnes œuvres et beaucoup d'autres, quand arriva enfin le terme de son pèlerinage. Elle l'annonça aux personnes qui vivaient en sa compagnie ; ses yeux absorbés dans la divine contemplation se fixèrent au ciel ; divinement consolée, munie des sacrements, elle s'endormit dans le Seigneur. Aussitôt de nombreux miracles éclatèrent à sa tombe. Sur leur renommée, Grégoire IX, ayant procédé aux enquêtes régulières, l'inscrivit parmi les Saints.”

Mercredi, 20 novembre.—Saint Félix de Valois.

Issu de la famille royale des Valois, saint Félix fut élevé dans la piété à la cour de son oncle, Thibault comte de Champagne et de Blois. Il voulut, à peine sorti de l'adolescence se retirer dans la solitude, mais auparavant il voulut se préparer au sacerdoce et se faire ordonner pour renoncer irrévocablement à la Couronne royale, à laquelle il aurait pu dans la suite avoir droit.

Il vécut longtemps dans la solitude avec une grande mortification et une grande piété, tout entier à la contemplation des choses divines. C'est dans cette solitude qu'il fut rejoint par S. Jean de Matha, docteur de l'Université de Paris, qui voulut se rendre à son école. Après quelques années de vie commune, les deux saints furent avertis par un ange de se rendre à Rome pour y jeter les fondements d'un ordre religieux qui fut celui de la très sainte Trinité, l'ordre des Trinitaires pour la rédemption des Captifs.

Après avoir obtenu l'approbation d'Innocent III, les deux saints fondateurs retournèrent à Cerfroid, au diocèse de Meaux, où ils avaient commencé leur premier monastère. C'est là que continua de vivre encore quelques années saint Félix, qui y mourut l'an 1212.

Jeudi, 21 novembre.—Présentation de la V. B. M.

D'après la tradition, la Sainte Vierge n'avait que trois ans lorsqu'elle fut présentée au Temple de Jérusalem par ses saints parents Joachim et Anne. Ceux-là seuls s'étonneront de cette précocité qui ne songeront pas aux grâces extraordinaires données à Marie dans son Immaculée Conception. A l'âge de trois ans, celle que Dieu avait choisie pour être la Mère de son divin Fils et qui avait été comblée de grâces insignes dès le premier moment de son existence, grâces auxquelles son âme avait répondu fidèlement, était déjà une très grande sainte.

L'acte de son offrande à Dieu fut donc le sien plus encore que celui de ses pieux parents, qui conformaient leur volonté à la sienne en même temps qu'elle conformait la sienne à la leur.

Cette offrande de toute elle-même à Dieu n'était pas d'ailleurs le premier acte offrande accompli par Marie envers Dieu, elle s'était donnée à lui dès le premier instant de sa conception. Sa présentation fut la manifestation extérieure d'une offrande intérieure plusieurs fois renouvelée déjà.

Quelle fut dans la suite la vie de Marie dans le Temple, sous la conduite des pieuses femmes qui s'employaient à son éducation? Écoutons saint Ambroise:

"Telle fut Marie, que sa vie peut servir à tous de règle... Elle était humble de cœur, grave dans ses paroles, prudente dans ses pensées, réservée dans la conversation, appliquée à la lecture; elle plaçait ses espérances non dans les richesses incertaines, mais dans la prière du pauvre; attentive au travail, modeste dans ses entretiens, ce n'est pas l'homme mais Dieu qu'elle cherchait comme juge de ses intentions; ne blesser personne, vouloir du bien à tous, fuir l'orgueil, suivre la raison, aimer la vertu : telle était sa règle constante."

Vendredi, 22 novembre.—Sainte Cécile.

Parmi les vierges romaines illustres par leur condition sociale et plus encore par leur vie et leur mort, qui sont la gloire et le charme de l'Eglise de Rome, sainte Cécile ne le cède à nulle autre par le rang de sa famille, par sa piété, par les merveilles de sa vie, par sa mort. Patronne des sacrés concerts, l'histoire admirable de son mariage virginal et de sa mort héroïque, racontée de génération en génération, lui donne une auréole de gloire céleste à laquelle tous les arts ont voulu emprunter un peu de son éclat ravissant.

A Rome, depuis plus de dix-sept siècles—le martyre de la sainte eut lieu sous Marc-Aurèle et Commode, entre 177 et 180—le culte et la fête de sainte

Cécile sont restés en grande vénération, et sa basilique du Transtévère attire toujours nombreux les fidèles romains et les pèlerins de tout l'univers.

Que fut sainte Cécile? Une noble romaine d'une des plus grandes familles, favorisée d'une haute éducation autant que d'une très grande piété. Bien qu'elle eût consacré à Dieu sa virginité, elle dut accepter en mariage un noble jeune homme, Valérien, qui se trouva digne d'elle par la grâce de Dieu. Elle le convertit, ainsi que son frère Tiburce quelques jours plus tard. Le récit de ces deux conversions merveilleuses est connu. Comme aussi le récit de leur martyre qui précéda celui de sainte Cécile elle-même. Mais celui-ci suivit de près et l'on sait comment, pour s'emparer de ses biens et la faire mourir sans éclat, le préteur tenta de la faire étouffer dans une salle de bain surchauffée et soigneusement fermée. Cette première tentative resta sans effet et le préteur donna l'ordre de lui trancher la tête avec le glaive. Emu ou retenu par la main d'un ange le bourreau n'accomplit qu'à demi sa fonction et, après l'avoir frappée trois fois, ne put faire tomber la tête de la martyre. Cécile survécut deux jours, le temps de distribuer légalement tous ses biens aux pauvres et à l'Eglise, demandant à l'évêque Urbain de transformer sa maison en lieu de réunion pour les fidèles.

C'est dans cette maison transformée en église que le corps de sainte Cécile, d'abord déposé dans un cimetière de sa famille, dans la catacombe de S. Calixte, où plusieurs papes furent dans la suite inhumés dans une chapelle contiguë, fut transporté plus tard par les soins du pape Pascal I. Telle on l'avait trouvée lorsqu'elle rendit son âme à Dieu, telle ou la déposa aux catacombes et telle aussi ou la plaça sous l'autel de son église. Couchée sur le côté, enveloppée d'une robe de soie et d'or, la face retournée vers le sol et laissant voir les blessures de son cou, la sainte a laissé tomber ses bras devant elle et légèrement replié ses genoux.

En 1599 le sarcophage de marbre de sainte Cécile fut ouvert et on y retrouva son corps dans le même état. Plusieurs témoins d'autorité, comme Baronius et Bosio entre plusieurs autres, purent alors contempler cette précieuse et admirable relique que plusieurs artistes dessinateurs et peintres d'alors reproduisirent et que le sculpteur Maderno a copiée dans la belle statue de marbre dont des répliques sont répandues par tout l'univers.

En 1599 aussi, on identifia sous le même autel un autre sarcophage placé à côté de celui de sainte Cécile et contenant les reliques des saints Valérien et Tiburce, ainsi que celles du greffier Maxime converti par eux aux derniers moments et martyrisé avec eux.

Samedi, 23 novembre.—Saint Clément, pape et martyr.

Disciple de saint Pierre, ayant été l'aide de saint Paul, qui le nomme comme tel dans son épître aux

Philippiens, saint Clément fut le quatrième pape, le troisième successeur de saint Pierre. Il jouit même d'une plus grande célébrité que ses deux prédécesseurs. On a de lui une lettre remarquable à l'Eglise de Corinthe, où des troubles s'étaient élevés entre les fidèles, qui avaient fait appel à l'intervention de l'Evêque de Rome. Cette lettre était si belle, si digne en même temps que si paternelle, qu'on la lut longtemps publiquement dans les églises. On a aussi du même pape deux lettres aux vierges dont parlent S. Epiphane et S. Jérôme et dont on a retrouvé une traduction syriaque au 18^e siècle, à Alep.

La lettre aux Corinthiens fut écrite pendant la persécution de Domitien et c'est pendant la persécution de Trajan que le saint Pontife fut exilé dans la Chersonèse, en punition de son zèle à convertir les païens de Rome. S. Clément trouva au lieu de son exil deux mille chrétiens exilés, condamnés à travailler aux carrières de marbre de cette région. Ce fut une douce consolation pour eux comme pour lui que cette rencontre, qui ranima leur ferveur et leur courage. Comme ces pauvres exilés souffraient du manque d'eau, S. Clément se mit en prière pour leur en procu-

rer et bientôt il vit sur une colline rapprochée un agneau qui marquait de son pied droit le lieu d'où jaillissait une source d'eau bienfaisante. Ce prodige fut cause de la conversion de plusieurs infidèles.

Informé des progrès de la religion accomplis par le ministère de S. Clément, Trajan donna l'ordre de le jeter à la mer avec une ancre au cou. Les fidèles retrouvèrent ses reliques et les ensevelirent dans un tombeau, où S. Cyrille, l'apôtre des Slaves, les retrouva pour les apporter à Rome. Elles furent déposées, avec celles du grand saint Ignace martyr, dans l'église vénérable élevée à sa mémoire sur l'emplacement de sa maison.

L'Eglise honore aussi en ce jour la mémoire de la grande sainte Félicité, mère des Sept Frères fêtés au 10 juillet, qu'elle encouragea au martyre d'une façon si héroïque, si surnaturelle, au commencement de la persécution décrétée par le faible empereur philosophe Marc-Aurèle. La mère ne suivit ses fils que plus tard, mais dans la même persécution et la même année.

L'ABBE J.-A. D'AMOURS



MAITRE LANE



LA magistrature et le barreau lui ont rendu officiellement les hommages suprêmes. M. le juge en chef, M. le juge Langelier, notre bâtonnier Rivard et le substitut du Procureur général ont dit, au prétoire même, les raisons les plus profondes de la survivance certaine de son souvenir.

Il en est d'autres, d'ordre moins élevé mais qui peuvent aider à fixer davantage en la précisant mieux, l'image que nous garderons de lui; je crois les trouver dans ces réflexions suggérées naguère par sa présence, alors qu'il vivait, à sa manière, notre vie, et auxquelles je laisse leur expression dépouillée de toute solennité, et le ton de libre camaraderie qui ne lui déplairait point..

* * *

... On dirait, à le voir évoluer, qu'il exagère à dessein l'effet de sa haute taille. Des traits les plus saillants de sa physionomie si originale, il semble prendre plaisir à prolonger les lignes interminables, à accentuer les vastes mouvements. Lorsque, à l'audience par exemple, les regards braqués sur lui trahissent l'étonnement toujours nouveau de l'entendre plaider si fort, de le voir si long—si long que, se penchant, il va par dessus la tête du greffier parler au juge dans les yeux—; lorsque, soudain, il se met à dévisager la foule, il a l'air d'expliquer : Mais, allez-y, ne vous gênez pas pour rire, c'est beaucoup pour vous

amuser que j'en mets tant ! C'est aussi un peu pour s'amuser lui-même. Pour secouer une gravité ancienne qui est devenue de la tristesse, on voit clairement qu'il cherche à se faire rire.—Son rire à lui, large et bruyant, n'illumine qu'un instant, en éclair, sa figure toujours sévère, et c'est ce contraste qui donne à sa plaisanterie une vertu d'hilarité persistante, irrésistible, même au banc des juges.— Cette plaisanterie d'ailleurs a sa valeur intrinsèque, révélant toujours un sens subtil de fine observation, et l'extrême pittoresque de l'expression en atténue la truculence souvent osée. Ses mots ont la forte et âcre saveur de plantes rabelaisiennes poussées en notre terroir. Il met en jeu, pour les lancer de sa voix de stentor tout ce qu'il sait être rare et qui tire l'œil dans son physique : large bouche, mains et bras sans fin, ondulation de l'échine et du cou. Il a la coquetterie paradoxale de ne pas paraître beau. Il a pour la vanités du bellâtre, plus que du mépris, de l'incompréhension. Mais il est trop perspicace pour n'avoir pas découvert que, ses défauts de plastique, il pouvait par effet contraire en tirer un très utile parti. Tout ce que la nature lui a donné de plus qu'à ses confrères, il le fait servir à sa cause. Ses "désagréments" physiques deviennent pour lui des armes.

Ayant au surplus, par des études approfondies et un travail constant, emmagasiné dans un cerveau assimilateur des réserves imposantes de science non

pas exclusivement juridique, cela lui fait un arsenal extrêmement redoutable. Stretège formé aux mêmes écoles que nous tous, nul comme lui ne sait dans la tactique utiliser l'élément vainqueur de la surprise. Comme certains obus ne peuvent sortir que d'énormes canons, ainsi certains arguments ne peuvent avoir de portée réelle que lancés par Lane.

Il faut, quand on l'a pour adversaire, toujours s'attendre à quelques-uns de ces boulets, de métal connu, mais de forme imprévue, qui jettent par terre l'échafaudage des raisonnements construits suivant les vieilles règles, et qui, dans l'esprit du juge, font la place absolument nette pour ses travaux de siège à lui. Une fois installé dans cette place, il suffit d'un tour de main au praticien retors, au dialecticien expérimenté, à l'avocat intelligent qu'il est pour élever l'abri sûr d'où la conviction ne s'échappera plus. Pas plus le passant qui l'a rencontré une fois n'oublie sa haute forme que prolongent encore le chapeau de soie et la longue redingote, pas plus le magistrat ainsi persuadé n'oubliera sa plaidoirie.

Qu'ainsi doué et armé pour les luttes de pure raison auprès des présidents blasés des tribunaux, il ait les succès que l'on sait auprès des jurys impressionnables, c'est évidemment forcé, tout naturel. Peuple dans toute sa longue personne, peuple de toutes les mille façons de le paraître, c'est pour lui l'enfance de l'art que de vibrer à l'unisson des douze bonshommes qui, le procès commencé depuis une heure à peine, n'ont plus en effet qu'une âme collective : la sienne. Pour arracher un verdict d'innocence, à ces pauvres jurés sans défense qui lui savent gré de penser pour eux et de si bien les divertir, il ne lui faut aucun effort. Ce n'est pas lui qui se donnera du mal pour trouver à leur intention le nœud de l'affaire, ni de le trancher quand décidément il n'y a pas à le défaire; il trouve bien plus simple et tout aussi efficace de leur parler d'autre chose, mais il leur en parle avec une telle *furia*, de tels éclats de voix et il y accroche leur esprit avec des arguments si drôles, si savoureux, que c'est, comme il l'entend, sur cette autre chose que ces messieurs prononcent leur acquittement. Le large champ de la défense criminelle invite à ces sortes de vagabondages dans les à-côté du sentiment ou de la fantaisie; Lane y promène ses jurés avec un sérieux ineffable, ils ont l'air de le suivre comme dans un tour de propriétaire, et il est un amphytrion si réjouissant qu'ils restent ses captifs enchantés, et que plus ni substitués ni président ne les retrouvent là où et quand la vraie question leur est posée.

Ces divertissements lui sont si faciles à régler et lui coûtent si peu d'effort intellectuel qu'il commence de n'y plus trouver de plaisir. Il avoue volontiers, dans la coulisse, que de si gros résultats obtenus par de si puériles moyens le gênent un peu. Empêcher un assassin d'être pendu, par exemple, en faisant choir quelque médecin-expert sous le ridicule lui semble bien sans doute de bonne guerre, mais c'est un haut

fait dont il ne trouve plus qu'il y ait lieu de se faire gloire auprès des intellectuels, dont il recherche le commerce. Ça, c'est du métier; la profession, la vraie, avec ses joûtes savantes et serrées, devant un tribunal vraiment éclairé, c'est ce qu'il préférerait servir.

Il est arrivé au point de la carrière où l'avocat, débarrassé des soucis pressants du pain à gagner, peut choisir, et se livrer davantage aux travaux de son goût. Il s'entraîne à exercer dans un autre champ son activité....

* * *

La mort lui a imposé brusquement le repos forcé et l'a moulé dans son attitude d'avocat de cour d'assises. Si imposante qu'ait paru sa stature, il n'a pas eu le temps de donner toute sa mesure.

La vie, malgré ses succès, lui aura été rude. Chargé dès l'âge de treize ans de pourvoir à tous ses besoins matériels, il a toujours souffert de n'avoir eu ni enfance ni jeunesse; entré tard dans la vraie lice où il devait lutter, ayant dû brûler trop d'étapes, il déploierait de n'avoir jamais pu combler la vide de sa formation première.

Comme tant d'autres qui ne le valaient pas, il a cru que dans l'arène politique de plus longues enjambées lui feraient plus vite atteindre le but. Il y a été victime comme tant d'autres de nos mœurs électorales, exigeantes et ingrates. Avec une énergie que nous admirions tous, il avait lui-même guéri ses blessures, mais la rancœur des souvenirs lui gâtait encore ses joies. Il était pourtant en train de rétablir l'équilibre compromis dès l'enfance entre ses belles facultés et leur rendement légitime. Il était engagé résolument dans le chemin qui mène à la sérénité; la part faite au métier, il puisait aux seules sources de consolation véritable: sa foi, ses livres, son foyer.

On sait trop peu son goût pour les choses purement littéraires et scientifiques, on n'a guère soupçonné l'étendue de sa culture générale. Il se livrait si peu—sur ce terrain c'était un timide—qu'à moins d'avoir pénétré dans son intimité on ne peut esquisser de lui que sa silhouette.

Mais on sait, car ici tout le trahissait pour lui rendre justice, combien il adorait les siens. On sait aussi quelles délicatesses inattendues ornaient la solide charpente de ses amitiés et la rigide droiture de ses relations professionnelles.

Chez ce bon géant, ce qu'il y avait de plus grand et aussi de beau, c'est le cœur.

UN CONFRÈRE.

Un des signes particuliers de la politique, c'est que certains politiciens n'observent l'honnêteté matérielle que pour mieux se passer de toutes les autres...

ALBERT GUIGNON



UNE SEMAINE DE GUERRE



LE jour de la rétribution pour nos ennemis est enfin arrivé. Saluons celui de la gloire et de la délivrance pour nous.

Le brigand allemand est en fuite avec sa séquelle. Voilà tout un peuple qui souffre, et qui est frappé à mort pour avoir voulu satisfaire l'ambition désordonnée d'un seul homme.

Et des millions de vies ont payé le rêve funeste de mégalomanie qui a hanté la vie de Guillaume de Prusse depuis qu'en 1888, la mort de son père, empereur d'un jour, mit la couronne d'Allemagne sur son front de déséquilibré.

Il se terre en Hollande ne sachant si, demain, il sera pas livré, tel un vulgaire criminel, à la vengeance des peuples qu'il a tenté d'asservir. Il n'est pas jusqu'à son grand chef militaire, le boucher Hindenburg, qui ne l'abandonne à son triste sort et cherche à se rapprocher des factions anarchiques auxquelles il offre ce qui lui reste de ses armées jadis si brillantes.

Ce n'est pas une chute, encore moins une défaite. C'est un effondrement. Tout s'écroule en même temps. Des nuages assombris qui roulaient sur le monde depuis plus de quatre ans est sortie la foudre vengeresse qui a frappé et mis en miettes les royautés dont était formé cet empire qui espérait dicter ses volontés au monde. Les traineurs de sabre, terreur de l'Allemagne, sont pourchassés par la lie du peuple qui, à l'instar des bolchevistes, a momentanément pris la direction du pays. Les trônes se brisent. Les rois sont en fuite. Ceux qui faisaient claquer le fouet sur la tête de leurs esclaves sentent venir le châtiment qu'ils ne peuvent éviter.

Ils s'en vont chacun à leur tour. C'est après le kaiser, son fils le kronprinz à qui la peur fait traverser la frontière hollandaise. Les rois de Bavière et de Wurtemberg, l'empereur Charles d'Autriche abdiquent et s'en vont. Le prince Henry, frère de Guillaume se sauve en Danemark. A leur suite tous les petits chefs d'état abandonnent leurs couronnes princières et ducales. C'est la déroute des hobereaux après celle des armées.

Le peuple maudit ceux qu'il acclamait il y a quatre ans. Ce n'est que peu de jours après la déclaration de guerre, que la populace de Berlin, au nombre de plus de cinquante mille, réunie sous les fenêtres du palais impérial, ne fut satisfaite que lorsque Guillaume fit voir son auguste image à la foule en délire. Maintenant on abat ses statues et on demande sa tête.

Lui qui posa pendant vingt cinq ans comme le grand pacificateur de l'Europe devint tout à coup quand il crut l'heure arrivée, l'apôtre de la guerre. Pour sceptre il eut une épée nue. Au lendemain de la mo-

bilisation de ses armées il disait au peuple de Berlin : "avec l'aide de Dieu nous ne remettons l'épée au fourreau que lorsque nous aurons terrassé nos ennemis." Et plus tard : "Nous avons résolu de vaincre et nous vaincrons si nous avons foi en notre cause et avec l'aide de notre Dieu".

Son peuple ne se révoltait pas quand il lui disait : "Il n'y a qu'un maître dans ce pays et ce maître c'est moi. J'écraserai quiconque osera se mettre sur mon chemin."

Au grand congrès qui eut lieu en Hollande avant la déclaration de guerre, jamais les socialistes français, conduits par Jaurès, ne peuvent décider leurs collègues allemands à promettre qu'au cas de rupture, le socialisme allemand s'opposerait de toute ses forces au conflit. Et quand la guerre fut déclarée, il n'y eut pas de plus ardents chauvins, que ces mêmes sectaires. Tout le peuple, pris d'un fol enthousiasme, entonna le "deutschland uber alles". Les professeurs d'université, le haut et le petit clergé, les patrons et les ouvriers, toute la nation enfin participa à la folie de conquête dont le kaiser était la vivante personification. L'enthousiasme diminua quand la faim commença à se faire sentir. Il cessa tout-à-fait quand la défaite arriva. Maintenant que l'humiliation force ces brutes à courber le front, ils accusent leurs anciens chefs de les avoir trompés. Ils se soulèvent contre eux. Ce n'est pas le regret qu'ils éprouvent d'avoir commencé une monstrueuse guerre, c'est le désappointement d'avoir manqué le coup.

Et l'on voudrait que les alliés les sustentent et les nourrissent. D'après les lords Landsowne et Milner il ne faut pas trop humilier ce peuple, ni le pousser à bout. J'admets qu'il ne faut pas les laisser crever de faim, mais les soutenir juste assez pour qu'ils puissent gagner les énormes indemnités qu'ils doivent nous payer. Les Belges seraient morts de faim si les Etats-Unis ne les avaient pas nourris au cours de l'occupation allemande. Et il faut bien des allemands pour valoir un seul belge. En plus, toutes les humiliations qui pourraient leur être infligées ne seraient pas la cent millième partie de leurs cruautés dans les régions occupées en France et en Belgique. A toutes les plaintes des boches nous n'avons qu'à répondre : Liège, Louvain, Reims, Amiens, Arras.

Malgré toutes les vantardises dont les allemands entourent leurs actions militaires et politiques, les alliés ont finalement triomphé de leurs adversaires et gagné cette victoire qui, pour avoir tardé n'en est que plus complète.

La joie est grande dans tous les pays de l'Entente. Le mauvais rêve, de si longue durée, n'est plus qu'un

souvenir. La terrible secousse que les barbares avaient imprimée à tout l'édifice de la civilisation moderne s'est enfin calmée et le résultat final est d'autant plus merveilleux que l'anxiété a été plus grande et le danger plus immédiat.

Le 11 du courant à six heures du matin, l'armistice était conclu entre les belligérants et à onze heures du même jour le dernier coup de canon de la guerre était tiré contre l'ennemi en fuite partout.

Les termes de cet armistice sont sévères mais pas plus qu'il ne faut pour réduire à l'impuissance la horde de meurtriers dont il a signalé l'écrasement. D'ailleurs leurs propres traités avec les nations vaincues, ont du préparer les boches au sort qui les attendait. Après le traité de Francfort, à la suite de la guerre de 1870, ceux de Brest-Litovsk et de Bucarest au cours du présent conflit, ils ne peuvent être surpris si leurs adversaires prennent les moyens de les mettre hors d'état de nuire à l'avenir.

L'armistice bien que limité à trente jours veut dire virtuellement la paix. C'est la victoire pour nous et la capitulation pour l'allemand. C'est le triomphe du droit. Les conditions principales sont les suivantes :

Cessation des hostilités.

Evacuation de tout territoire occupé y compris l'Alsace-Lorraine et toute la région à l'ouest du Rhin;

Reddition de tout le matériel de guerre et de la majeure partie de l'outillage des voies ferrées ;

Libération de tous les prisonniers sans réciprocité de la part des alliés ;

Capitulation des troupes allemandes en Afrique du sud, reddition des ports de la Mer Noire; réparation des dommages causés par les armées allemandes et restitution de l'or volé à la Banque de Belgique; à la Russie et à la Roumanie;

Annulation des traités de Brest Litovsk et de Bucarest ;

Remises aux alliés de tous les sous-marins, et d'une partie de la flotte de guerre : internement du reste ;

Occupation des forteresses de la Baltique ;

Maintien du blocus contre l'Allemagne.

Les nations de l'Entente ont bien raison de faire éclater leur joie après un si magnifique résultat. L'Allemand est entre leurs mains, pieds et poings liés. Non seulement il paiera pour le passé mais son avenir sera le garant de sa disposition à observer les conditions qui lui sont faites.

Toutes ses grandes villes à l'ouest du Rhin, Mulhouse, Colmar, Strasbourg, Metz, Thionville, Trèves, Coblenze, Cologne, Aix-Lachapelle tombent aux mains des alliés et seront administrées par eux. Essen le siège des grandes usines Krupp, subit le même sort.

Il perd sa flotte, ses colonies. Il lui faudra réparer et restituer.

Ces bons allemands qui, il n'y a pas quatre mois remplissaient encore les échos de leurs exploits futurs

et de leur domination assurée sur le monde européen et asiatique ne reculent devant aucune humiliation pour obtenir un adoucissement aux termes de leur capitulation. L'ancien ministre des affaires étrangères, Solf, s'est adressé directement au président Wilson lui demandant de s'interposer pour que son pays n'ait pas à subir les horreurs de la famine. Que faisaient donc ses armées quand elles volaient les vivres envoyées par les Etats-Unis aux habitants des pays occupés ?

Aujourd'hui on demande à la France de conseiller la modération aux Alsaciens-Lorrains lors de la retraite des troupes boches. Pourquoi donc proposait-on, il y a quelques mois à peine, un plébiscite des régions annexées en 1871? Nous pouvons voir d'ici la liberté dont auraient joui les alsaciens-lorrains sous la férule boche.

L'Entente a refusé de modifier les conditions de l'armistice mais ayant combattu au nom de l'humanité elle ne prendra aucune mesure qui pourrait ressembler à la barbarie de ses adversaires. La table de Michel ne sera peut-être pas bien garnie mais il ne crevera pas de faim.

La question qui demeure embarrassante pour nos hommes d'Etat c'est de distinguer dans le chaos où se débat l'Allemagne, avec quelle autorité constituée pourra se régler l'observation des conditions de l'armistice. En ce moment, le gouvernement apparent est entre les mains d'un régent dans la personne d'un ancien chancelier, le prince Maximilien et d'un chancelier, Ebert, ancien vice-président du Reichstag. Maximilien était la créature de l'ex-empereur. Les pouvoirs qu'il peut déléguer ne lui viennent que d'une autorité qui a disparu par l'abdication de Guillaume. La flotte est aux mains des marins et des soldats mutinés. L'abdication des principaux chefs d'Etat a laissé les différentes parties de l'ancien empire à la merci du premier révolutionnaire heureux et audacieux qui captera la confiance populaire.

L'occupation rapide, par les armées de l'Entente est le seul mode de contrôle qui soit à la disposition des alliés. Les méthodes bolchevistes paraissant faire leur chemin, aucun gouvernement né de la révolution actuelle n'a chance de vie durable et utile.

En Autriche, les Italiens n'ont pas attendu longtemps avant d'occuper le territoire conquis. On annonce le passage des Dardanelles par les flottes franco-anglaises. Le roi Albert entrera à Bruxelles. vendredi le 15 courant. La Slovaques et la Hongrie sont à organiser leur gouvernement. Il n'y a en apparence qu'en Russie et en Allemagne ou la situation soit ténébreuse. Il va lui falloir un peu de temps pour s'éclaircir.

La besogne des correspondants de guerre sur le front occidental a cessé lundi le 11. Il est assez curieux de remarquer que le conflit s'est terminé par la prise de la ville où les troupes britanniques livrèrent leur première bataille en 1914. Après Valenciennes les troupes anglaises et canadiennes entraient dans

la ville de Mons. Dimanche Maubeuge tombait aux mains des alliés. Ce fut la fin.

Il est possible que les complications intérieures dans les pays vaincus causent encore des troubles sanglants mais pour nos troupes et nos braves soldats l'ère des combats et de la tuerie est définitivement

close. Le travail diplomatique va commencer. Dieu veuille qu'il ne soit pas une pierre d'achoppement pour l'établissement rapide d'une paix juste et durable.

A. GOBEIL.

Le 15 novembre 1918.



LE CANADA ET LA GUERRE



LORSQUE l'agression allemande se déchaîna, le Canada fut d'instinct avec les victimes; lorsque la Grande-Bretagne se fut résolument rangée à nos côtés, le Canada se jeta d'enthousiasme dans la guerre. Un élan universel de charité entraîne les citoyens et les corps constitués; on n'oubliera pas ici les dons innombrables et souvent si touchants faits aux réfugiés, aux rapatriés des régions reconquises, aux soldats, depuis les tricots de laine qu'accompagne un mot parti du cœur jusqu'aux maisons démontables, ou encore à ces montres offertes aux soldats et sous-officiers cités à l'ordre de l'armée; maintes fois, les Comités canadiens correspondants de "France-Amérique" ont suscité ces actes de fraternelle bonté; ils disaient les misères, et l'on donnait. La participation active à la guerre est décrétée. L'Angleterre est en guerre, le Canada est en guerre. On ne discute pas. On lève une armée de volontaires; on crée des usines de munitions et cette aide spontanément offerte à l'Empire, geste que répètent à l'envi les colonies autonomes, lui assure une cohésion qui fait l'étonnement de ses amis et l'effroi de ses ennemis.

En mai 1917, un demi-million d'ouvriers travaillent dans les usines de guerre; environ 420,000 hommes ont été levés, ce nombre se réduit effectivement, surtout pour cause d'incapacité physique, à 345,000 soldats. Sur ce total, on compte 14,000 Canadiens français, mais beaucoup d'entre eux, inscrits dans des régiments composés surtout de gens de langue anglaise, ont été notés comme tels; toute correction faite, on estime que leur nombre s'élève à 20,000. Si nous voulons juger ce dernier résultat à sa véritable valeur, demandons-nous combien, pour fournir un effort équivalent, il faudrait lever de volontaires en France afin de secourir les Canadiens français luttant pour leur existence nationale. De 300,000 à 400,000. Cette simple comparaison donne une idée nette de la part prise par les Canadiens français à la guerre mondiale. Cependant, elle paraît faible si on la mesure en regard de celle des Canadiens-anglais, qui est de 274,000 hommes. Et de cette disproportion on a fait, au Canada même, un argument violent contre le patriotisme des Canadiens de langue française.

Les réponses peuvent se résumer ainsi: Il convient d'abord de défalquer des Canadiens de langue

anglaise les 150,000 qui sont nés hors du Canada, presque tous en Grande-Bretagne, et qui ne doivent pas plus figurer dans cette statistique que les réservistes français établis comme colons au Canada. Le rapport des nombres de volontaires canadiens d'origine anglaise à ceux d'origine française tombe alors à six; il est encore à la vérité très supérieur à celui des habitants des deux populations, le double à peu près, et même probablement à celui des habitants en âge de porter les armes, ainsi qu'il est logique de procéder ici. Cette observation est très importante, car la natalité est beaucoup plus forte chez les Canadiens-français que chez les Canadiens anglais. D'ailleurs cette façon de mesurer le patriotisme des deux groupes serait tout à fait fantaisiste. Sous le régime du volontariat, chacun est, par définition, libre de s'engager ou non et si, de ce fait il fallait blâmer ceux qui ne prennent pas de service, le blâme, tout personnel, retomberait sur quantité de Canadiens des deux origines sans qu'un groupe, pris en bloc, méritât soit le blâme, soit l'éloge. Au surplus les motifs personnels qui amènent les engagements sont complexes et difficiles à démêler, mais les causes de la disproportion signalée ont été bien observées, notamment par MM. Bourassa et Laurier. La levée des volontaires s'obtient surtout par des appels à la fierté de la race, à l'honneur, au dévouement à l'Empire, qui se font entendre dans les journaux, sur les affiches, dans les meetings, d'homme à homme, chez soi, dans la rue, au bureau ou à l'usine. Or, affirmet-on, le fonctionnaire qui fut mis à la tête du service de l'enrôlement dans le district de Québec ne connaissait pas un mot de français.— D'autre part, une grande irritation règne dans la population d'origine française au sujet des mesures prises dans diverses provinces pour l'abolition du français et qui, loin d'être suspendues, ont été généralement aggravées au cours de la guerre, ce qui a fait écrire au périodique de Londres *New-Witness*, à la date du 24 mai 1917 et à propos des Franco-Ontariens: "Nous ne serons pas heureux d'apprendre que dans notre libre empire nous imitions si servilement les méthodes de la Prusse en Pologne et en Alsace-Lorraine" et, la semaine suivante: "Une fois de plus nous travaillons de notre mieux à éloigner un peuple de notre cause. La leçon de l'Ir-

lande ne nous a apparemment rien appris". Aussi les gens disent-ils fréquemment : "On nous demande d'aller nous battre en Europe pour la défense des petites nationalités. Inutile d'aller si loin. Commençons par nous défendre ici; nos tranchées ne sont pas en Frandre, mais dans l'Ontario". — Puis une étude un peu précise montre que l'enrôlement dans les diverses parties de la population s'est fait en raison inverse de l'ancienneté de fixation au pays. Séparés de la France depuis un siècle et demi, les Canadiens-français éprouvent à son égard des sentiments affectueux ; liés politiquement à la Grande-Bretagne, c'est la raison bien plus que le cœur qui dicte leur loyalisme; leur patriotisme est purement canadien. Au contraire, les Canadiens anglais sont attachés à l'Angleterre par mille liens, liens des affaires, liens de famille, liens de la race ; toutefois, chez ceux dont les parents vivaient encore dans la métropole, le sens de la solidarité britannique est beaucoup plus vif que chez les descendants des premiers colons, et cette affirmation du caractère canadien est d'autant plus forte que l'on s'éloigne davantage du tronc primitif. Enfin, eu égard à la situation sociale, le campagnard, à la fois possesseur et serviteur de la terre, a moins fourni de soldats que le citadin, ouvrier ou commis, sur qui s'exerce l'action directe du patron. Ainsi envisagée, la répartition des volontaires entre les divers éléments du peuple se présente comme tout à fait normale ; peut-être même, à la réflexion, doit-on au sujet des Canadiens français, s'étonner qu'ils en aient donné autant.

Le corps expéditionnaire s'est fait remarquer par sa bravoure et son endurance. Qu'il suffise de rappeler ici la brillante conduite et la victoire des Canadiens à Courcellette, Langemark, Vimy, Saint-Laurent (1).

* * *

Mais, si l'enthousiasme pour la participation tant militaire qu'industrielle à la guerre avait été général, il n'avait pas été unanime. Une tendance à la réduire le plus possible s'était manifestée dans certains milieux, et notamment dans les milieux nationalistes. Bien qu'on puisse la faire remonter à la guerre des Boers, à laquelle le promoteur du nationalisme, M. Henri Bourassa, alors député, voulait que le Canada restât étranger, cette conception politique n'a pris corps qu'en 1909 lorsqu'il fonda le journal quotidien *Le Devoir*. Elle consiste à examiner toute question du point de vue des intérêts canadiens et s'oppose, selon lui à l'impérialisme qui les subordonne à ceux de l'Empire ou plus spécialement de la Grande-Bretagne, et à la politique de parti qui les sacrifie à ceux du parti.

1.—Signalons la mort héroïque, en juillet 1917, d'un descendant d'une des plus vieilles familles canadiennes-françaises, le comte Honfroy de Beaujeu, capitaine au corps expéditionnaire. Son ancêtre, Daniel de Beaujeu, avait battu en 1755 le général Braddock sur les bords de la Monongahéla (que les coureurs des bois appelaient la Malengueulée); les deux adversaires furent tués tous deux à cette bataille.

Il n'a pas voulu créer un nouveau parti, mais populariser certaines idées essentielles et certaines habitudes d'esprit avec lesquelles tout parti serait obligé de compter à l'avenir. Homme d'une intégrité parfaite et d'une forte culture, lisant et voyageant beaucoup, M. Bourassa possède un remarquable talent d'orateur et de journaliste; son action est grande parmi les Canadiens-français et paraît s'exercer dans une certaine mesure sur les Canadiens d'autre origine.

Au début de la conflagration, il émit l'opinion que le Canada, pour de hautes raisons nationales, devait en proportion de ses moyens, et par une décision propre, venir en aide à l'Entente. Partir en guerre par le seul motif que l'Angleterre est en guerre, c'est, disait-il, renoncer de propos délibéré à un droit que nous tenons de l'acte même qui a créé la Confédération ; c'est nous engager par avance dans des guerres futures où le Canada peut n'avoir aucun intérêt en jeu ou qui seront susceptibles de ruiner sa paix intérieure, car les alliances changent avec les époques, et les conflits ultérieurs peuvent mettre aux prises les alliés d'aujourd'hui. Enfin, nos ressources sont médiocres encore et il nous faut les ménager. Ne tombons point "le gouffre du militarisme". On ne prêta pas grande attention à ces réflexions et l'on passa outre. "Jusqu'au dernier homme et jusqu'au dernier sou ?"; parole lancée par M. Meighen, solliciteur général, tel fut le mot d'ordre du pays. Par contre, l'objet de M. Bourassa fut dès lors de refréner l'ardeur pour la guerre et d'en dégoûter le peuple, qui, disait-il, n'y était pas intéressé et n'avait rien à y faire ; dans cette voie, il rencontra naturellement les désirs allemands, il s'appropriait les arguments allemands, les adaptait à son propre caractère, à sa situation, à sa politique. Etudier brièvement cette campagne, dont le but immédiat est de déconsidérer la cause des alliés, offre un intérêt de premier ordre. Au début de la guerre, le directeur du *Devoir* a insisté sur la nécessité d'organiser de suite la vie économique du pays ; les difficultés croissantes de l'existence ont montré la justesse de ce conseil ; il a, à la même époque et au scandale de beaucoup de gens, annoncé que le concours apporté à l'Angleterre par ses colonies autonomes amènerait une grande révolution dans les relations internes, dans la constitution même de l'Empire, et personne dans l'Empire ne conteste plus ce fait; voici une quinzaine d'années qu'il prédit que la participation du Canada aux guerres impériales conduirait à la conscription ; l'on haussait les épaules, et la conscription est loi au Canada depuis août 1917.

Tout cela, selon la remarque d'un sénateur qui combat sa politique, donne à M. Bourassa figure de prophète et rend puissante son action dans les événements actuels ou proches. Nous devons donc prêter à ses paroles et à ses écrits une grande attention. De plus, nous avons ainsi sous les yeux un exemple frappant de la façon dont la propagande allemande, si souple, pénètre un milieu, y est utilisée plus ou moins

consciemment par des hommes d'esprit même indépendant et ingénieux, lorsque, sur quelque point, leurs vues concordent avec celles de nos ennemis.

Le lecteur français du *Devoir* y retrouve avec plaisir de nombreux articles reproduits des journaux parisiens; mais il est souvent choqué par le leader-article. Trois collaborateurs du journal montréalais sont officiers dans les armées de l'Entente, ou plutôt étaient, car l'un d'eux, Paul Caron, engagé d'abord dans la légion étrangère, puis sous-lieutenant au 133e de ligne, et qui a été l'objet d'une belle citation a été tué le 16 avril 1917 et il est mort en disant : "Pour la France, c'est pour la France !". Un ancien collaborateur du *Devoir*, nationaliste marquant, journaliste incisif, M. Olivar Asselin est aujourd'hui le major Asselin : âgé de plus de quarante ans, père de famille, il a pris l'initiative de lever à Montréal un régiment canadien-français et il s'est vaillamment conduit à Vimy. Mais M. Bourassa, qui ménage d'ailleurs la France dans ses articles et dans ses conférences, souhaite aux Alliés, par crainte, dit-il de la domination russe et de l'orgueil anglo-saxon, "une victoire modérée". Et il manifeste que ce souhait est dominé de très haut par la crainte d'un triomphe complet. Observons donc les procédés qu'il emploie.

Les Allemands ont un remarquable talent pour obscurcir ce qui est clair ; ils n'ont pas manqué de l'utiliser pour jeter un voile sur les responsabilités morales de la guerre, point fondamental de toute polémique. Dans un événement quelconque il y a lieu de distinguer notamment les causes, les origines, les responsabilités intellectuelles ou morales; ce sont là des concepts absolument distincts, quoiqu'ils puissent parfois couvrir des faits communs. Ceci est capital, car, si l'événement est un malheur, une catastrophe, la responsabilité morale appelle seule l'expiation. Voici un exemple banal : un homme riche raconte en public qu'il va en voyage en laissant sa maison sans gardien. Un voleur l'entend, pénètre chez lui, et, pour ne pas laisser de traces de son passage, met le feu au logis en faisant flamber un rideau. Les causes de l'incendie, proches ou non, sont multiples et parmi elles figure la richesse du sinistré, l'origine est dans le rideau allumé, la responsabilité intellectuelle incombe bien à l'homme dont les propos ont été imprudents, mais nul ne doute que la responsabilité morale pèse sur le voleur ! Eh bien ! Les causes de la guerre sont complexes, et, quoique connues dans leur ensemble, elles mettront longtemps en œuvre la sagacité des historiens ; l'origine est dans l'attaque de l'Autriche-Hongrie contre la Serbie ; les responsabilités intellectuelles sont assez bien démêlées ; mais sont moralement responsables de la guerre ceux qui l'ont déclenchée, à moins qu'ils y aient été contraints par de très graves injustices de leurs adversaires. Or, qui donc, fin juillet 1914, lésait les Empires centraux ? Qui donc s'opposait, par des moyens iniques, à leur pacifique et légitime développement ? Bien plus, il est surabondamment prouvé

que leur brutale agression était depuis longtemps préméditée. Voilà les idées, voilà les faits qu'il ne faut pas se lasser d'exposer mais qu'il est bien superflu de détailler aux lecteurs de cette Revue.

Brouiller tout, mélanger toutes les notions, telle est la méthode allemande qu'adopte docilement M. Bourassa, non sans succès, puisque ses auditeurs ou ses lecteurs s'en vont répétant ; les responsabilités sont partagées. Les nations étaient en rivalité les unes avec les autres, l'Autriche et la Russie dans les Balkans, l'Angleterre et l'Allemagne sur les mers, etc... ; dans leurs rivalités sont les causes profondes de la guerre, donc elles en partagent les responsabilités ; telle est, en résumé, toute l'argumentation de M. Bourassa... et de bien d'autres. Il l'appuie de l'autorité d'auteurs anglais (M. Brailsford, par exemple, *Contemporary Review*, septembre 1914) qui relient des faits avec des hypothèses, dues à leurs préjugés ou à leur imagination, mais présentées comme des vérités d'évidence, et s'imaginent ainsi avoir écrit un chapitre d'histoire tandis qu'ils n'ont composé qu'un roman.

Le système de mener la guerre en violant toutes les lois naturelles et les conventions internationales est une terrible aggravation du cas des Empires centraux. Nier la chose n'a pas été longtemps possible, du moins dans les pays de l'Entente; mais la réponse est tout indiquée: "et vous?" M. Bourassa n'a pas manqué de la donner et il a fait un tableau dramatique de l'invasion russe de l'automne 1914 en Galicie : Mgr Szeptycki, métropolite de l'Eglise unie grecque-ruthène à Lemberg, arrêté, déporté, interné dans un monastère orthodoxe, les églises ruthènes transformées en églises orthodoxes, etc. Ces faits ont été confirmés par des prêtres canadiens-français passés avec l'approbation de feu Mgr Langevin au rite ruthène pour desservir les nombreuses colonies ruthènes établies dans les provinces centrales du Canada. Mais le directeur du *Devoir* n'a pas eu l'idée de mettre en balance ces abus dus au fanatisme orthodoxe avec tous les crimes systématiquement voulus ordonnés par l'Austro-Allemagne et joyeusement exécutés par ses troupes. A la vérité il a comparé la destruction du *Lusitania* à l'ouverture par l'amirauté anglaise de colis postaux neutres soupçonnés de contenir de la contrebande de guerre, mais il n'a pas poussé plus loin le parallèle; son instinct de journaliste l'a averti qu'une affirmation souvent répétée engendre la conviction chez le lecteur pressé ou peu habitué à la critique, tandis qu'il est imprudent de développer à fond certains arguments.

Enfin, après avoir propagé ainsi le sophisme du partage des responsabilités tant pour l'ouverture des hostilités que pour leur conduite, on élargit, pour plus de sûreté, le débat actuel. Les gouvernements des nations qui se posent en victimes n'ont-ils pas commis autrefois telle ou telle injustice? Bien mieux, on ricane à propos de tel ou tel crime reproché à nos ennemis: vous en auriez bien fait autant ! Et M. Bourassa

de dire de l'Angleterre : elle en est bien capable ! Il suffit de dénoncer cette tactique pour la rendre vaine : chaque chose en son temps. Il s'agit de la guerre actuelle, de ses auteurs responsables ; les châtier, rétablir un ordre juste et durable, voilà toute la question.

Un ordre juste et durable : c'est la formule à laquelle se raccrochent encore les amis inconscients de nos ennemis. Avec un zèle admirable le directeur du *Devoir* a rendu l'indépendance à nombre de peuples qui, par hasard, se trouvent vivre tous au sein des Empires russes ou anglais ; comme à regret, il nous a concédé le retour de nos provinces perdues, mais après avoir déploré que personne n'ait songé à ressusciter la nationalité alsacienne-lorraine (*sic*). Il va de soi qu'il est depuis longtemps partisan de la paix à tout prix. Puisque tous les gouvernements ont leur part de responsabilités, comme il est censé l'avoir démontré, il n'y a aucune différence à faire entre ceux qui soutiennent des gouvernants criminels et ceux qui maintiennent le moral dans leur patrie attaquées et en péril ; tous sont des profiteurs de la guerre, des buveurs de sang ou, pour le moins, des gogos. Si vous aimez la Belgique, faites la paix ! Le cardinal Mercier a, sans le savoir, donné à cette invite une admirable réplique : ce n'est pas la pitié avec l'esclavage que les Belges implorent, c'est le secours et la délivrance. "Le principal obstacle à la paix vient de la Russie, s'est écrié le chef nationaliste, nous nous battons pour qu'elle ait Constantinople". Le sophisme (que j'attendais) est aisé à découvrir : l'Entente se bat parce qu'elle a été obligée de se défendre et chaque peuple est en droit de dire sous quelle forme il entend recevoir les dédommagements de ses pertes. Mais la révolution est venue et la guerre a continué ; le prophète avait perdu son aurore : il s'est occupé des Etats-Unis. Dans une suite d'articles d'ailleurs pleins d'intérêt, il a étudié l'évolution de l'opinion concernant la guerre ; mais, chose curieuse, il a trouvé le moyen de ne parler de la propagande allemande que par allusion !

La question des garanties le préoccupe ; pour la Belgique on en demande contre l'Allemagne et il en réclame contre l'Angleterre et la France. Il a compté, en effet, les nombres de fois que la Belgique a été envahie par les Français ou par les Germains, et il a trouvé le premier beaucoup plus élevé que le second. Il néglige de dire que, sous la domination étrangère, la Belgique n'était sans doute pas envahie par les troupes autrichiennes et espagnoles mais qu'elle était occupée par elles d'une manière permanente et qu'elle se trouvait être le champ de bataille dans les guerres entre Espagnols et Français, mais depuis qu'elle est Etat indépendant, elle a eu à subir deux guerres, l'une à sa naissance, la France était à ses côtés ; l'autre a failli la faire périr, la France était encore près d'elle et l'Allemagne a tenté de la tuer. A ces détails près, l'observation du chef nationaliste est exacte. Il laisse le lecteur sous la première impression ; c'est ce que le directeur du *Devoir* appelle "faire l'éducation du peuple."

Après la guerre, l'Entente ne doit pas se défendre sur le terrain économique. L'industrie est détruite en Belgique, dans le nord de la France, l'Allemagne profitera de son crime. Ces considérations sont inexistantes pour le directeur du *Devoir*.

Par avance, M. Bourassa a un mouvement d'indignation contre ceux qui s'opposeraient à établir la paix mondiale sur la base de traités internationaux signés par les représentants des puissances centrales et avec leur garantie. Je n'insiste pas : énumérer ces sophismes qui viennent d'Outre-Rhin, c'est les réfuter. Mais il faut les connaître : compter sur les faiblesses de l'esprit et du cœur, c'est la force de l'Allemagne.

Collaborateur inconscient de la propagande allemande, voilà donc, à grands traits, les caractères de la campagne de M. Bourassa.

L. LEAU.

France-Canada

(à suivre)



LES ZOUAVES PONTIFICAUX

LE PASSE ET LE PRESENT



ON nous a quelquefois posé la question suivante : A quoi servent les zouaves pontificaux canadiens ? Nous avons déjà répondu privément à cette question ; aujourd'hui nous y répondons publiquement, en divisant notre travail en deux parties : Le passé et le présent des zouaves pontificaux.

Le passé. A quoi a servi le régiment des zouaves pontificaux, fondé par le glorieux Pontife Pie IX, le général de Lamoricière et Mgr de Mérode ?

Les zouaves pontificaux ont prolongé de dix années l'existence du pouvoir temporel de la Papauté tout en se couvrant de gloire et de blessures à Castel-

fidardo, à Acquapendente, à Bagnorea, à Nerola, à Farnèse, à Valentano, à Monte Libretti et à Mentana ; ils ont débarrassé les Etats Pontificaux des bandes de brigands qui y exerçaient de si déplorables ravages depuis un grand nombre d'années ; ils ont permis à Pie IX de tenir le Concile du Vatican, en 1869, et de proclamer le dogme de l'Infaillibilité du Pape ; ils ont sauvé en 1870 l'honneur du drapeau tricolore, à Patay, en arborant pour la première fois, sur le champ de bataille, la bannière du Sacré-Cœur, cette glorieuse bannière, qui, toute imprégnée de sang et de grandeur porte, sur ses blanches couleurs, écrite en lettres d'or

cette sublime prière : "Cœur de Jésus, sauvez la France."

Les zouaves pontificaux sont donc des soldats chrétiens aimant sincèrement leur religion, et ils l'ont prouvé dans plusieurs circonstances par leur dévouement, leurs sacrifices et le martyre même. Par leur dévouement en allant s'enrôler sous l'étendard de l'immortel Pie IX, sans espoir de retour, sans se soucier de leur avenir. Par leurs sacrifices, en quittant parents, amis, patrie et, dans certains cas, une position lucrative par pur amour du siège de Pierre. Par le martyre ; ah ! si nous avions la plume d'un Chateaubriand, comme nous serions heureux de faire passer sous vos yeux tous les héros qui se sont immolés sur l'autel du martyre pour la défense de l'Eglise !

Comme nous serions heureux de faire ressortir, dans toute sa gloire, l'héroïsme du général de Pimodan, cette pure victime du guet-apens de Castelfidardo !

Comme nous serions heureux de rappeler la mémoire d'Arthur Guillemin, "l'ange gardien de sa compagnie", comme l'appelaient ses soldats, celui qui "priait comme un saint et se battait comme un démon!"

Comme nous serions heureux de vous raconter les hauts faits d'armes du général de Charette, ses trois blessures de Castelfidardo, sa folle bravoure à Nérola, son héroïque élan dans la vigne Santucci à Mentana, quand il enleva ses zouaves, un instant hésitants, au cri de : "En avant, ou je me fais tuer sans vous," et sa blessure si glorieuse de Patay, où il tombe baigné dans son sang. Les zouaves l'entourent et veulent le transporter à l'ambulance. "Non, s'écrit-il, laissez-moi mourir ici. Mais vous, continuez de combattre sans moi. En avant ! Vive Pie IX ! Vive la France !"

Voilà, en quelques mots, ce que fut la sanglante, mais toujours glorieuse épopée des soldats de Pie IX. Voilà pour le passé.

Le présent. A quoi servent les Zouaves Pontificaux Canadiens, les continueurs de l'œuvre de Lamoricière ?

Nous ne craignons pas de le proclamer hautement, le nom de zouave est synonyme de soldats chrétiens dévoués au Pape, à la religion et à leur patrie.

Les Zouaves canadiens sont dévoués au Pape. L'amour du Pape, en effet, c'est la raison d'être des Zouaves. Notre Régiment est l'héritier canadien des glorieuses traditions de fidélité au Saint-Siège jusqu'à la mort, que nous ont léguées les Lamoricière, les Pimodan et les Charette. Les Zouaves canadiens sont fiers de porter à leur tête à côté du drapeau britannique, le drapeau pontifical aux armes de Pierre. Ce drapeau est comme la profession de foi des Zouaves; il fait aimer le Pape et l'Eglise partout où le Régiment passe : c'est là la grande mission des Zouaves d'aujourd'hui.

Les Zouaves canadiens sont dévoués à leur religion; et ils l'ont prouvé en portant les armes dans nos

splendides processions de la Fête-Dieu; ils l'ont affirmé en se donnant rendez-vous, en 1908, au pied du monument Laval ; ils l'ont attesté, en 1909, en escortant triomphalement, en présence de plusieurs milliers de catholiques, le représentant du Pape en ce pays et tous les archevêques et évêques canadiens, lors de l'ouverture du premier Concile plénier du Canada, et lors du pèlerinage de tous ces hauts dignitaires ecclésiastiques au Sanctuaire de Sainte-Anne de Beaupré ; ils l'ont démontré, en 1910, en formant une garde d'honneur à Jésus-Hostie, pendant le Congrès Eucharistique de Montréal; ils l'ont témoigné encore publiquement, en assistant au Couronnement de la Statue de Notre-Dame du Cap de la Madeleine; en se faisant représenter par deux jeunes zouaves, en 1914, au Congrès Eucharistiques de Notre-Dame de Lourdes, en France; en prenant part, la même année, aux fêtes organisés en l'honneur de Sa Grandeur Mgr. L. N. Bégin, élevé à la dignité de Prince de l'Eglise; en formant une nombreuse escorte à notre bon Cardinal, en 1916, lors du dévoilement de la statue du monument de la Foi; en figurant au Congrès Eucharistique régional de Victoriaville, en 1918, etc., etc.

Est-ce que les zouaves n'ont pas servi à rehausser l'éclat de ces fêtes inoubliables ?

Ce sont des soldats chrétiens dévoués à leur patrie ; pourquoi ? Parce que c'est dans le Christianisme que se trouvent le véritable patriotisme et l'héroïsme des saint Louis, des Jeanne d'Arc, des Sonis, des de Charrette, et des Foch.

Nous, zouaves pontificaux canadiens, nous ne formons pas une seconde milice dans la milice canadienne, comme on l'a insinué quelquefois, nous travaillons tout simplement à donner de vaillants soldats à notre pays, des hommes bien disciplinés et sachant obéir à leurs chefs; que les commandements se fassent en anglais ou en français, peu importe, les zouaves parlent ces deux langues, mais ils sont fiers de pouvoir servir, dans cette guerre, par le contingent qu'ils ont fourni à nos troupes d'outre-mer, leur bien-aimée patrie, aider l'Angleterre et la France dans la défense d'une cause juste.

Nous voulons former des soldats dignes de notre race, des soldats désireux de marcher la main dans la main avec les Anglais, les Irlandais et les Ecossais qui habitent au milieu de nous, des soldats, enfin, qui sont fiers de s'avancer dans le chemin de la vie à l'ombre de deux étendards portant, gravés dans leurs plis soyeux, ces mots, chers à tout sujet britannique catholique: le Pape et le Roi.

Voilà la mission que nous avons entreprise en fondant le Régiment des Zouaves Pontificaux Canadiens et que nous remplirons aussi longtemps que nos forces physiques nous le permettront, parce que nous croyons faire par là une œuvre éminemment religieuse, patriotique et sociale; *religieuse*, puisque nous inculquons, avant tout, à nos jeunes zouaves l'amour du Pape et de l'Eglise; *patriotique*, puisque

nous initiions nos jeunes zouaves à l'art militaire, sans qu'il en coûte un seul sou au gouvernement; sociale, puisque nos jeunes zouaves, soumis à une discipline sévère, apprennent à ne jamais dévier de la voie du devoir et de l'honneur.

Les zouaves canadiens se sont donc toujours fait un devoir et un honneur d'assister à nos grandes démonstrations patriotiques et nationales: voire les noces de diamant de la société Saint-Jean-Baptiste de Québec, le Congrès de la Tempérance, le Congrès de la Langue française, etc., etc.

Par conséquent vous ne serez pas surpris d'apprendre que nous comptons encore, dans notre Régiment, quelques braves qui n'ont pas hésité à voler sur la frontière canadienne pour repousser l'envahisseur fénién. Vous ne serez pas surpris d'apprendre que près de 200 jeunes zouaves se sont enrôlés dans les armées d'outre-mer pour aller combattre pour la défense de notre mère-patrie l'Angleterre, et de notre ancienne mère-patrie, la France.

Voici un tableau contenant les noms de nos braves qui ont fait ou qui font encore partie des armées d'outre-mer du Canada :

1er BATAILLON

Compagnie de Québec

MM. C. A. Rouleau, E. Rouleau, G. H. Rouleau, J. L. Jolicœur, J. H. Noël, J. O. Bertrand, A. Légaré, A. Rosa,	MM. F.-X. Lamontagne, R. Lefebvre, N. Gosselin, A. Bertrand, A. Rioux A. Poitras, D. Clavet.	—15
--	--	-----

Compagnie de Grand'Mère

MM. A. Allard, P. Mirault, A. Berthiaume, A. Pinard, M. Marcoux, Alb. Barette, A. Trudelle, H. Villeneuve, A. R. M. Berthiaume,	MM. L. Raiche, J. Blais, E. Gignac, J. Routhier, E. Champoux, L. Lavigne, tué au front, O. Gingras, M. Lavergne,	—17
---	---	-----

Compagnie de Joliette

MM. L. P. Boucher, mort au champ d'honneur, A. A. Boucher, disparu F. Trudeau, disparu,	MM. L. Désaulniers, A. Beaulieu.	— 5
---	-------------------------------------	-----

Compagnie de Château-Richer

M. L. Lefrançois.		— 1
-------------------	--	-----

Compagnie de la Tuque

MM. A. Belisle, A. Lapointe, A. Leclair,	MM. G. Lefrançois, L. P. Lavoie, Cyr. Gauthier.	— 6
--	---	-----

Compagnie de Trois-Rivières

MM. J. Frenette, mort au champ d'honneur, A. Dubois, M. Gauthier, disparu, J. A. Pelletier, G. R. Bouchard,	MM. L. Boisvert, E. Piché, A. Piché, L. Gariépy.	— 9
---	---	-----

Compagnie de Shawinigan

MM. A. Bourque, R. Bélanger, J. A. Caron, F. Carufel, A. Carle, J. Désilets, A. Dumoulin, P. Giguère, J. Lapointe, H. Thibault, G. Pagé,	MM. C. A. Bélanger, J. A. Caron, D. Cayer, A. Côté, A. Désaulniers, A. Dumaine, I. Germain, A. Lemire, Z. St-Pierre, L. Massicotte.	—21
--	--	-----

2d BATAILLON

Compagnie de Sorel

MM. G. Francœur, Lt, blessé, Ph. Deslauriers, mort au champ R. Rither, A. Roy, A. Desrochers,	A. Dufault d'honneur, R. Villandrè, A. Lafrenière, A. Salvail.	— 9
---	--	-----

Compagnie de Coaticook

MM. L. Lavoie, Lt, mort au champ d'honneur, J. Dubé, J. Olivier, L. Olivier, Z. Boivin,	MM. R. Chartier, A. Pelletier, M. Bouchard, E. Laroche.	— 9
---	--	-----

Compagnie de St-Thomas d'Aquin

MM. E. Cadieux,	Cultivateur dont nous ne con- naissions pas le nom.	— 2
-----------------	--	-----

Compagnie de St-Zotique

MM. J. Benard, L. Turcotte, J. Charbonneau,	MM. J. Barrette, G. Dubuc.	— 5
---	-------------------------------	-----

Compagnie de Windsor-Mills

MM. Alp. Blais, mort au champ d'honneur, Z. Raymond, N. Lamontagne, blessé J. Girard, E. Dessorcy, W. Custeau, C. E. Lemire,	MM. O. Thibault, C. Roulx, L. Desruisseau, R. Levallière, Alf. Blais, L. Rousseau.	—13
--	---	-----

Compagnie de St-Pierre (Montréal)

MM. F. Water, blessé A. Lafond, W. Vallée, P. Vallée, A. Vallée, N. Codère, E. Palmer, J. M. Leblanc,	MM. L. Lepage, A. Charbonneau, A. Villeneuve, E. Fontaine, A. Dufour, J. A. Boisclair, A. Vachon.	—15
--	---	-----

Compagnie de St-Hyacinthe

MM. H. Lefebvre, mort au champ d'honneur, E. Morin E. Robitaille, blessé V. St-Jean, E. Massé, S. Deschènes,	MM. H. Bourque, C. Feller, J. Plante, E. Rondeau, T. Ferron.	—11
---	--	-----

3ième BATAILLON

Compagnie du Cercle Paroissial, Montréal

MM. E. Lizotte, mort au champ d'honneur, J. A. Dion, O. Gariépy, A. Charron, A. Varin, P. Saint-Loup, J. Saint-Loup,	MM. L. Locas, G. Guyon, J. C. Pinault, A. Charbonneau, C. A. Chagnon, L. Gosselin, mort.	—13
--	---	-----

Compagnie de Saint-Clément

- | | | |
|--|--|-----|
| MM. H. Normandin,
P. Moody,
L. Garant,
A. Dubé,
R. Bricault,
A. Larochelle, | MM. F. Basting,
T. Charette,
R. Poirier,
Ed. Poirier,
A. Duplessis,
L. Duplessis. | —12 |
|--|--|-----|

Compagnie de Hull

- | | | |
|--|--|-----|
| MM. J. B. Galarneau,
B. René-De-Cotret,
C. Laurin,
F. Parent, | MM. A. Savard,
N. Proulx,
R. Déziel. | — 7 |
|--|--|-----|

Compagnie de St-Jérôme

- | | | |
|--|-----------------------------|-----|
| MM. D. Rhéaume,
H. Francœur,
R. Rolland, | MM. J. Denis,
R. Lebeau. | — 5 |
|--|-----------------------------|-----|

Compagnie d'Ottawa

- | | | |
|--|-------------------------------------|-----|
| MM. J. Schrybert, blessé,
L. Girard, noyé accidentellement pendant la traversée,
L. Leblanc, blessé et asphyxié,
J. A. Leblanc, | MM. J. B. Charron,
F. O. Gauvin. | — 6 |
|--|-------------------------------------|-----|

Compagnie de Eastview-Centre

- | | | |
|---|---|-----|
| MM. R. Martineau, mort au champ d'honneur,
J. Jussiaume, "
A. Bourque, blessé
A. Roberge, "
E. Bourque, "
L. Cantin, "
J. Deschamplain, "
H. Lepage, | MM. C. Legault,
W. Lanthier,
L. Bégin,
P. E. Cyr.
E. Martineau,
E. Henley, | —14 |
|---|---|-----|

Total..... 195

Morts 14, blessés 16 et disparus 3.

Si nous ajoutons à ce total les 25 zouaves enrôlés dans le service militaire du Canada, nous constatons

que notre Régiment a fourni 220 hommes, pendant cette guerre mondiale, pour la défense, l'honneur et la gloire de notre patrie.

L'effectif de notre régiment est de 912, et comprend 520 hommes mariés et 50 jeunes zouaves qui n'ont pas encore atteint l'âge militaire.

Récapitulons: enrôlés 220; hommes mariés et non sujets à la conscription 570, soit un total de 790. Soustrayons 790 de l'effectif 912, il reste seulement 122 zouaves qui n'ont pas pris les armes, mais qui auraient revêtu l'uniforme kaki lorsque les classes auxquelles ils appartiennent, auraient été appelées.

Sur les 195 zouaves enrôlés dans les armées d'outre-mer, 75 ont offert volontairement leurs services.

Ces chiffres sont plus éloquents que nos paroles et prouvent au public que le Régiment des Zouaves Pontificaux Canadiens a fait sa large part pour combattre les bons combats de la grande et sainte cause des Alliés.

Le Régiment des Zouaves a donc vu la gloire de son nom et de ses traditions consacrée de nouveau par l'héroïsme et le sang de ses soldats.

Dans cette gloire, accrue par l'accomplissement fidèle d'un grand devoir patriotique, le Régiment puisera une force nouvelle et un prestige plus grand encore, qui lui permettront de porter avec plus d'honneur et de fierté le drapeau où sont inscrits les noms à jamais mémorables de Castelfidardo, de Mentana et de Patay, et sur lequel ils pourront ajouter avec droit ceux de Vimy, de Courcellette, de Denain et de Valenciennes.

C.-E. ROULEAU

Au 11 novembre.

ROME

—Dimanche soir, le 10, dans la Basilique d'Ottawa, réception solennelle des catholiques de la capitale à Son Excellence le nouveau Délégué Apostolique, Mgr di Maria. Mgr Keating, évêque de Northampton, en Angleterre, et son secrétaire, M. l'abbé Duchemin, étaient présents, ainsi que l'honorable ministre de la Justice, M. Doherty, et sir Charles Fitzpatrick, lieutenant-gouverneur à Québec. S. G. Mgr Gauthier, archevêque d'Ottawa, a lu une adresse de bienvenue en latin. Et Mgr Filippi, secrétaire de la Délégation, a répondu en latin, puis en français et en anglais, au nom de Son Excellence. Il a loué la foi du peuple canadien et déclaré que Sa Sainteté Benoît XV nous porte un amour tout particulier. Et Son Excellence par la bouche de Mgr Filippi, a salué tour à tour l'épiscopat, le clergé et les fidèles catholiques du Canada, notamment la belle jeunesse sortie de nos collèges catholiques.

—On annonce que Mgr Cernetti, sous-secrétaire

LES FAITS DE LA SEMAINE

QUEBEC

—Notre ville, comme tout le pays, comme les Etats-Unis, s'est abandonnée jeudi le 7 à l'allégresse la plus vive, au reçu de la dépêche—malheureusement, prématurée—annonçant la signature de l'armistice avec l'Allemagne à onze heures du matin et la fin des hostilités à deux heures de l'après-midi. Concours de peuple, interpellations joyeuses, déploiement de nos drapeaux victorieux, rien n'a manqué à la fête des cœurs, si ce n'est... l'annonce vraiment officielle de la paix dans la victoire définitive. (Le responsable de cette nouvelle fausse n'est pas l'*United Press*, qui l'a transmise, mais bien l'amiral Wilson, lui-même, commandant des forces navales américaines à Brest, en France, qui l'a en personne donnée aux directeurs de l'agence, ayant lieu de la croire, comme il s'en est

d'Etat de Sa Sainteté, ancien délégué apostolique à Vienne, s'embarquera ces jours-ci pour les Etats-Unis, où il vient en mission spéciale.

excusé, officielle... Il y a là un mystère qui n'est pas éclairci encore, du moins devant le grand public.)

En revanche, Québec a fêté ce soir 11 l'armistice signé et la fin des opérations arrivée ce matin. L'allégresse publique était à son comble. Par la vertu de la communauté de sang et par la communion dans la même juste cause, le souffle de la victoire qui emportait ce matin encore nos héroïques soldats libérateurs de la France et de la Belgique flottait dans ce cortège martial des troupes et des civils, parti à 8 heures de la porte Saint-Louis, au son des cloches paroissiales, heureuses de carillonner pour la seconde fois la paix victorieuse,—et sur l'immense foule accourue pour battre des mains et acclamer les drapeaux.

Des démonstrations semblables ont eu lieu au même moment dans d'autres villes; elles ont commencé dès jeudi à Montréal, elles se continueront ces jours-ci, sur les deux continents, parmi les vingt et quelques nations alliées victorieuses.

—Autre bonne nouvelle: la terrible épidémie de la grippe est à son déclin et les foules pieuses, sevrées pendant trois longues semaines d'offices religieux, peuvent enfin se presser de nouveau dans les églises. Double raison, et urgente, de remercier Dieu et de s'abandonner envers Lui aux cantiques d'une vive et durable reconnaissance!

—Nous n'aurons pas le plaisir de saluer ni d'entendre à cette occasion-ci Mgr Baudrillart, venu aux Etats-Unis avec NN. SS. Julien, évêque d'Arras, et Keating, évêque de Northampton. Le distingué recteur de l'Institut catholique de Paris s'est excusé auprès de S. H. le Lieutenant-Gouverneur, qui l'avait invité. Mgr Baudrillart est tout heureux de rentrer au plus tôt dans sa chère France victorieuse. Il promet de retraverser bientôt et de venir, cette fois, à Québec.

—Notre concitoyen M. Edmond Dupré, ancien président de la Chambre de Commerce de Québec, membre de la mission économique canadienne qui s'est rendue il y a plus d'un an en Grande-Bretagne, en France et en Italie, reçoit du gouvernement français la décoration d'officier de l'Instruction Publique.

—Me Geo. F. Gibsons est nommé juge de la Cour Supérieure à Québec, en remplacement de l'honorable juge McCorkill, démissionnaire.

CANADA

—Montréal acclame les Légionnaires français et célèbre avec enthousiasme la victoire. Les Légionnaires, au nombre de 57, sont sous le commandement du capitaine Chastenay de Gery, du lieutenant Chappelle et de l'adjutant Dinet. Ils sont venus dans la métropole pour participer à la campagne en faveur de l'Emprunt de la Victoire. (De Montréal ils viendront à Québec.) A la cathédrale, S. G. Mgr Bruchési a prononcé hier dimanche une vibrante allocution, au cours de laquelle, après avoir rendu hommage

aux Légionnaires ainsi qu'à nos vaillants soldats, il s'est écrié:

"Et maintenant après quatre longues années de combats acharnés et d'endurance merveilleuse, c'est la paix qui s'en vient, la paix glorieuse dans la plus complète des victoires.

"L'ennemi dont les crimes atroces sont pour jamais inscrits à sa honte aux pages de l'histoire, l'ennemi qui avait rêvé dans son orgueil insensé la domination du monde, qui avait déchiré les traités sacrés, envahi l'héroïque et chère Belgique toujours fidèle à l'honneur, dévasté tant de villes françaises, incendié tant de cathédrales et d'églises, bombardé les villes ouvertes sans défense, torturé les prisonniers et souillé les femmes, s'avoue vaincu, demande humblement la paix, et, bonteux, il se rend auprès de l'admirable soldat Foch, comme un coupable auprès de son juge pour recevoir sa sentence. Elle est rendue et nous la connaissons bientôt avec toutes ses conséquences. C'est surtout en Alsace-Lorraine qu'on doit l'attendre avec une fièvre patriotique au cœur et je crois entendre les enfants chanter à leurs foyers pleins de joie et d'espérance ce que leurs pères chantaient au lendemain du douloureux désastre de 1870:

"Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine

"Et, malgré vous, nous resterons Français.

"Vous avez pu germaniser la plaine,

"Mais notre cœur, vous ne l'aurez jamais".

Sa Grandeur a entonné elle-même le *Te Deum* d'actions de grâces, à l'occasion de la réouverture des églises et de la fin de l'épidémie, *Te Deum* annoncé dans une lettre en date du 8 novembre où elle disait:

"Bientôt, nous en avons la confiance, tout l'annonce, nous nous réunirons dans le lieu saint pour chanter un autre "Te Deum", celui de la paix glorieuse et libératrice que nous attendons depuis si longtemps. Cette fois nous joindrons notre voix à celle de tous nos vaillants alliés triomphants de la barbarie, et dans la victoire que nous célébrerons nous verrons, selon la belle parole de l'humble et illustre généralissime de France, "la victoire de Dieu".

—A Ottawa, on s'est réuni sur la place du Parlement, ce matin, après la signature de l'armistice, et les chœurs de la capitale ont aussi chanté le *Te Deum*. D'autre part, le ministère de la Milice avait prié les autorités religieuses de recommander qu'on donne aux réjouissances un caractère religieux.

—Mort du R. P. Hercule-Léandre Vachon, O.M.I., curé à Battleford-Nord, au diocèse de Prince-Albert, en Saskatchewan, et de MM. les abbés Arthur Thibodeau, curé à Pointe-Fortune, au diocèse de Valleyfield, et Joseph Boivin, assistant-secrétaire de S. G. Mgr Mathieu, archevêque de Régina.

—A la demande du premier ministre d'Angleterre, sir Robert Borden doit partir incessamment pour Londres, accompagné de sir Georges Foster, ministre du Commerce, et de l'honorable M. Sifton, ministre des Douanes, pour discuter des conditions de paix. L'honorable M. Doherty, ministre de la Justice, ira

rejoindre ses collègues aussitôt que possible. Avant de partir, les ministres discuteront en conseil les conditions de paix communiquées au gouvernement canadien par le gouvernement impérial. Les ministres seront aussi accompagnés de M. Lloyd Harris, président de la Mission canadienne de guerre à Washington, de M. Frank Jones, vice-président du Bureau du commerce de guerre, de M. le docteur James-W. Robertson, représentant du département de l'Agriculture, du colonel Biggar, du département de la Milice, de M. L.-C. Christie, du département des Affaires étrangères, et de M. Draper, secrétaire du Congrès des Métiers et du Travail. Le premier ministre intérimaire sera sir Thomas White.

—M. Lloyd Harris, plus haut nommé, sera le chef d'une Mission canadienne du commerce, que le gouvernement a décidé d'établir à Londres, en vue de l'après-guerre.

—Démission de l'honorable M. Crothers, ministre du Travail. Il est remplacé par l'honorable sénateur Gédéon Robertson, ministre sans portefeuille. On annonce deux autres nominations: celle du colonel député Hugh Clark, lequel échange le sous-secrétariat parlementaire des Affaires étrangères pour le sous-secrétariat parlementaire de la Milice, et celle du député de Port-Arthur et Kenora, M. F.-H. Keefer, au poste laissé par le colonel Clark. M. F.-B. McCurdy a démissionné comme sous-secrétaire du rétablissement civil des soldats.

—Nomination de M. le docteur Rutherford, ancien député libéral de Lisgar, à la Commission des Chemins de fer, en remplacement de M. D'Arcy Scott.

—Mort de M. John McAllister, ancien député fédéral de Restigouche.

—Un ancien Québécois, M. G.-A. Boudreault, est nommé messenger en chef de la Chambre des Communes.

—Sir Georges Foster fait savoir à la Chambre de Commerce de Montréal qu'il est favorable à sa suggestion d'établir graduellement le système métrique et que ce sera l'un des sujets d'étude de l'après-guerre.

—Visite à Montréal de M. le docteur Emile Joseph Dillon, auteur, journaliste, spécialiste en droit international, une des figures les plus marquantes du monde irlandais. Le danger qui s'offrira aux Alliés après la guerre, a-t-il déclaré, c'est la réorganisation du plan économique international. Il faudra réorganiser la Russie, relever la Pologne; autrement, si la Russie reste dans le chaos, ce sont les Allemands qui y trouveront le moyen de se refaire. Ils absorberont ces deux pays. Il ne faut pas oublier que les Autrichiens-allemands et les Allemands de l'Empire-une fois réunis, formeront un puissant groupe ethnique.

—L'Association pour le bien-être des prisonniers canadiens a demandé au ministre de la Justice d'accorder une amnistie générale aux détenus condamnés

à 30 jours ou moins, sitôt que la paix sera signée. Cette association, dont le siège est à Montréal, a pour président M. Bickerdike, ancien député, qui s'était mis en tête d'obtenir l'abolition de la peine de mort au Canada, et pour vice-président M. Victor Mitchell.

ETATS-UNIS

—Mgr Julien, évêque d'Arras, et Mgr Baudrillart ne cessent d'être l'objet de manifestations enthousiastes de sympathies, aux Etats-Unis. L'Université de Fordham leur a décerné à l'un et à l'autre le titre de docteur ès-lettres.

—Mardi le 5, élection des membres du Congrès. L'appel du président Wilson n'a pas été heureux. Les démocrates perdent la majorité dans les deux Chambres. Les républicains seront les maîtres du prochain Congrès: ils triomphent à une majorité de deux voix au Sénat et de pas moins de 45 voix à la Chambre des représentants. La prochaine représentation à cette Chambre serait (sur un total de 435 voix) comme suit: 239 républicains; 194 démocrates; 1 indépendant; 1 socialiste. Avant les élections, la même Chambre se composait ainsi: 215 démocrates; 209 républicains; 2 progressistes; 2 indépendants; 1 prohibitionniste; 1 socialiste; 5 sièges vacants. La représentation au Sénat est, en tout, de 96.

M. Henry Ford, candidat au Sénat dans le Michigan, est battu. M. Champ Clark, Orateur à la Chambre, est réélu. Les neuf Etats du Sud sont restés aux démocrates, à l'exception de la Virginie et du Tennessee. Les candidats socialistes ont à peu près partout mordu la poussière. La Louisiane a refusé le droit de vote aux femmes. L'amendement de prohibition fédérale a triomphé en Floride, dans le Vermont et le New-Jersey. Il a été battu en Californie et dans le Missouri.

—M. André Tardieu, commissaire général de la France aux Etats-Unis, a fait un pressant appel à l'oncle Sam en vue de la reconstruction du nord de la France. La guerre, a-t-il déclaré, a diminué d'un quinzième la population effective de la France; elle a détruit 350,000 foyers, anéanti pratiquement l'agriculture, le commerce et l'industrie dans les régions envahies, réduit presque à rien le commerce maritime et les exportations françaises. Il faut des secours en hommes, en argent, en matériel et en vaisseaux. Il faudra, par exemple, environ 50 millions de francs (\$10,000,000) pour mettre en train la restauration de tant de ruines. M. Tardieu a donné d'autres chiffres. Il a déclaré que la France a perdu 2,500,000 hommes, morts ou impotents, et que les dépenses de guerre françaises se sont élevées à 120 milliards de francs. Les territoires envahis, qui étaient la plus riche portion de la France, payaient 25 p.c. des taxes totales, bien qu'ils ne correspondent en étendue qu'à 5 p.c. de la superficie du pays. Les Allemands ont systématiquement détruit ou volé l'outillage

industriel. Usines, outillage, mines, ils n'ont rien épargné. Pour ce qui est des charbonnages, il faudra deux ans avant qu'on puisse tirer une seule tonne de charbon et dix ans avant qu'on atteigne la production de 1913.

Ces chiffres donnent une autre idée de la note qu'il faut que l'Allemagne paie. Mais, en attendant, la France peut compter sur l'appui des Américains reconnaissants.

—A la suite de la France, de la Grande-Bretagne et de l'Italie, les Etats-Unis ont reconnu une armée polonaise autonome et co-belligérante.

—Ratification par la France et les Etats-Unis du traité pourvoyant à l'enrôlement réciproque des sujets français et américains.

—La mission Gompers est revenue de son voyage en Angleterre, en France et en Italie.

—Encore une escarmouche à la frontière mexico-américaine, entre gardes-frontière, à 32 milles au sud-est d'El-Paso. Un soldat mexicain et un garde-frontière sont tués.

—Mort de M. Andrew-D. White, ancien ambassadeur des Etats-Unis en Allemagne (de 1897 à 1902) et commissaire de la paix à la Convention de la Haye, en 1899.

—Mort de M. Robert-J. Collier, éditeur-proprétaire du *Collier's Weekly*.

ANGLETERRE

—Mardi le 5, nouveau débat sur la question d'Irlande à la Chambre des Communes. Une motion de M. John Dillon, chef du parti nationaliste, demandant le règlement sans délai de la question irlandaise d'après les principes posés par le président Wilson a fait les frais de la discussion. Elle a été finalement rejetée par un vote de 196 contre 115. M. Dillon avait d'abord demandé que l'Angleterre n'entamât pas de négociations de paix avant d'avoir réglé la question du Home Rule. Mais, on le conçoit bien, pareille proposition fut vivement combattue par M. Edward Shortt, secrétaire en chef pour l'Irlande, et M. Bonar Law, chancelier de l'Echiquier. Alors, M. Dillon a consenti à modifier sa résolution.

—Le bill pour admettre les femmes à siéger à la Chambre des Communes a passé aux Communes en deuxième lecture le 4 et en troisième lecture le 6.

—Les neutres sont bien avertis de ne consentir à aucun transport de vaisseaux par l'ennemi. L'Angleterre refuse de reconnaître les transports qui ont pu être faits de cette façon durant la guerre. Les Allemands vont payer pour leur piraterie sous-marine, et les Alliés n'ont pas l'intention d'être frustrés des gages que leur offre, de ce chef, le tonnage ennemi.

—Création d'un département civil de démobilisation, rattaché au ministère du Travail et dirigé par un contrôleur général, lequel sera sir Stephenson Kent.

Sir Auckland Geddes est nommé président du Bureau local du Gouvernement à Londres. M. Hayes Fisher succède à lord Beaverbrook à la chancellerie du duché de Lancaster.

—Les élections générales dans le Royaume-Uni, lesquelles devaient avoir lieu le 7 décembre, sont ajournées. Motif: le gouvernement ne peut s'en occuper et donner en même temps son attention à la question de la paix. Evidemment!

—Mort du lieutenant-colonel Harrison, directeur du département de la chimie de la guerre.

FRANCE

—Le Parlement a fait le 5 une ovation superbe au premier ministre Clémenceau, salué du titre de "père de la victoire". M. Clémenceau a déclaré: Ce que j'ai fait, c'est la France qui l'a fait. Je n'ai fait que me servir des instruments que la France m'a mis entre les mains. Et sans nos Alliés, nous n'aurions pas triomphé. Aucun des Alliés, du reste, n'aurait triomphé sans la coalition. Notre ennemi ancestral l'Angleterre est devenu notre indestructible ami. Seule, la hargne socialiste s'est permis d'interpeller le gouvernement et de faire tache sur l'enthousiasme et la confiance universels. Mais un vote de la Chambre (430 contre 57) met proprement à sa place le clan probosche commandé par un Mayéras, un Renaudel et un Longuet.

Deux jours plus tard, le Sénat a voté des remerciements au maréchal Foch et au premier ministre. M. Clémenceau a fait un éloge magnifique du "grand soldat, qui, aux heures les plus sombres, n'a jamais douté de son pays".

—Mort de Me Pascal Ceccaldi, socialiste radical, ami et avocat de Caillaux, dont le procès pour trahison s'est instruit le 29 octobre.

—Mort de M. Lawrence Jerrold, correspondant du *Telegraph*, de Londres, à Paris.

LA VICTOIRE ET LA PAIX

—La grande guerre mondiale contre l'Allemagne a pris fin aujourd'hui 11 novembre 1918, après avoir duré quatre ans, trois mois et dix jours (51 mois et un tiers, ou 1569 jours). L'Allemagne, dernière belligérante des conjurés teutoniques, a pratiquement capitulé entre les mains du grand généralissime dont le nom sera gravé pour les siècles dans l'histoire, Foch (nom qui veut dire *Feu*, en divers dialectes d'oc). Cette fois, l'armistice est bel et bien signé. Les parlementaires allemands en ont accepté les conditions à 2.45 heures. Et le document a été signé à 5 heures (temps de Paris), minuit à Washington. Les hostilités ont pris fin à 11 heures (6 heures du matin à Washington).

Dans une note en date d'un des premiers jours de novembre, et qui est la dernière avant les négociations d'armistice, M. Lansing a annoncé à l'Alle-

magne que le maréchal Foch avait été autorisé à recevoir des délégués officiels du gouvernement allemand et à leur communiquer les conditions d'un armistice. (Dans la même note, M. Lansing reproduit un bref memorandum des gouvernements alliés, où ceux-ci disent avoir examiné avec soin la correspondance germano-américaine. Ils se déclarent prêts à faire la paix selon les termes posés par le président Wilson, avec cette restriction, qu'ils ne peuvent accepter certaines interprétations données à ce qui est appelé la liberté des mers et que, par conséquent, ils se réservent une liberté complète sur ce sujet, en vue de la conférence de la paix. De plus, ils disent entendre par la restauration, l'évacuation et la libération des territoires envahis que l'Allemagne soit tenue de rembourser tous les dommages causés aux civils alliés et à leur propriété par l'agression allemande sur terre, sur mer et dans les airs, — interprétation que M. Wilson a acceptée par la plume de M. Lansing, dans sa dernière note susdite à l'Allemagne.)

Le 7 novembre à minuit et trente, le maréchal Foch reçut donc un message du haut commandement allemand, lui demandant où il fallait se présenter et annonçant que les parlementaires nommés étaient les suivants: Mathias Erzberger, le général H.-I. Winterfeld, le comte Alfred von Oberndorff, le général von Gruenell et le capitaine de marine von Salow. La même nuit, à 1.23 heure, Foch répondit que les parlementaires devaient se présenter eux-mêmes aux avant-postes français par la route Chimay-Fourmies-Le-Capelle-Guise. Et des ordres furent donnés de cesser le feu à cet endroit à 3 heures de l'après-midi jusqu'à nouvel avis. Les parlementaires allemands partirent de Spa, endroit où se tenaient les quartiers allemands, à midi et, au lieu d'arriver à 5 heures, ils ne parvinrent aux avant-postes que dans la soirée, entre 8 et 10 heures. A 1.30 du matin, le 8, ils furent reçus par le généralissime, ayant avec lui sir Roslyn Wemyss, de l'amirauté anglaise, et le général Weygand, son chef d'état-major. Les délégués demandèrent une suspension d'armes immédiate, qui leur fut refusée. Les conditions de l'armistice leur furent remises, et les communications eurent lieu des quartiers de Foch aux quartiers allemands moitié par un courrier, le capitaine Helldorff, moitié par radiotélégraphie. Soixante-douze heures avaient été accordées, c'est-à-dire jusqu'à 11 heures lundi matin (temps de Paris). Mais les conditions posées furent acceptées et l'armistice fut signé avant l'expiration du délai accordé, ainsi qu'on l'a vu plus haut.

Voici quelles sont ces conditions:

CLAUSES MILITAIRES SUR LE FRONT OCCIDENTAL

1o—Cessation des opérations sur terre et dans les airs 6 heures après la signature de l'armistice;

2o—Evacuation immédiate des pays envahis: Belgique, France, Alsace-Lorraine, Luxembourg, de

façon à ce qu'elle soit complétée dans le délai de 14 jours après la signature de la suspension d'armes. Les troupes allemandes qui n'auront pas quitté les territoires sus-mentionnés, dans la période fixée, deviendront prisonnières de guerre. L'occupation de ces régions par les troupes alliées et américaines se fera conjointement à leur évacuation. Tous les mouvements d'évacuation et d'occupation seront réglés conformément à une note annexée aux conditions;

3o—Rapatriement de tous les habitants des pays mentionnés plus haut, y compris les otages et les personnes en procès ou condamnées;

4o—Reddition en bon ordre, par les armées allemandes, de tout le matériel suivant: 5,000 canons (2,500 canons lourds, 2,500 pièces de campagne), 30,000 mitrailleuses, 3,000 lance-bombes, 2,000 avions (de combat, de bombardement et machines de bombardement de nuit). Ce matériel devra être livré où il se trouve—in situ,—aux troupes alliées et américaines conformément aux conditions détaillées et tracées dans l'appendice;

5o—Evacuation par les armées allemandes de la rive gauche du Rhin. Ces pays sur la rive gauche du Rhin seront administrés par les autorités locales, sous la surveillance des armées d'occupation américaines et alliées. L'occupation de ces territoires sera déterminée par les garnisons alliées et américaines occupant les principaux points de passage du Rhin, Mayence, Coblenz et Cologne, et les têtes de pont à ces points, dans un rayon de 30 kilomètres, sur la rive droite, et par les garnisons qui occuperont pareillement les points stratégiques de ces régions. Une zone neutre sera réservée sur la rive droite du Rhin, entre le fleuve et une ligne parallèle au fleuve, sur une longueur de 40 kilomètres, à l'est, de la frontière de Hollande à la parallèle de Gernsheim et aussi loin que c'est praticable sur une distance de 30 kilomètres, de l'est du fleuve à sa parallèle, à la frontière suisse. L'évacuation par l'ennemi, du pays du Rhin, sera ordonnée pour être achevée dans un autre délai de 11 jours, en tout 19 jours, après la signature de l'armistice;

6o—Dans tout le territoire évacué par l'ennemi, les habitants ne sont pas évacués; aucun dommage ou aucun tort ne seront causés aux habitants ou à leur propriété. Aucune destruction ne sera accomplie. Les établissements militaires de toute sorte seront livrés intacts, ainsi que les dépôts militaires, de vivres, de munitions et de fourniment non enlevés dans la période fixée pour l'évacuation. Les dépôts de vivres de la population civile, bestiaux, etc., seront laissés dans l'état où ils sont. Les établissements industriels ne seront détériorés en aucune façon et leur personnel ne sera pas déporté. Les chemins et les voies de communication de toute sorte, chemins de fer, voies d'eau, grand'routes, ponts, télégraphes, téléphones, ne seront nullement endommagés;

7o—Tout le personnel civil et militaire actuelle-

ment employé restera en place. Cinq mille locomotives, 50,000 wagons et 10,000 camions automobiles en bon état, avec tous les morceaux de rechange, et les accessoires, seront remis aux pays alliés dans la période fixée pour la sécurité de la Belgique et du Luxembourg. Les chemins de fer de l'Alsace-Lorraine seront remis dans la même période, ainsi que le personnel et le matériel d'avant-guerre;

Le matériel nécessaire en plus à l'exploitation des chemins de fer dans la région de la rive du Rhin sera laissé dans son état actuel. Tous les dépôts de charbon et de matériel pour l'entretien des chemins permanents, les signaux et les usines de réparation, seront laissés tels qu'ils sont et maintenus en bon état, par l'Allemagne, pendant toute la période de l'armistice. Toutes les barges enlevées aux Alliés leur seront retournées. Une note règle les détails de cette mesure;

80—Le commandant allemand sera responsable de l'enlèvement des mines et des bombes mises sur les territoires envahis pour retarder l'avance alliée. Le commandement devra aussi abroger toutes les mesures destructives qu'il a prises, telles que l'empoisonnement des sources;

90—Le droit de perquisition sera exercé par les Alliés et les Etats-Unis sur les territoires occupés. Le maintien des troupes dans la région du Rhin, excepté l'Alsace-Lorraine, sera à la charge de l'Allemagne;

100—Rapatriement immédiat de tous les prisonniers, sans échange. Les Alliés disposeront de ces prisonniers;

110—Les malades et les blessés qui ne pourront être transportés des territoires évacués seront traités par le personnel médical allemand qui sera laissé sur place avec tous les accessoires de pharmacie et les médicaments nécessaires.

DISPOSITIONS CONCERNANT LES FRONTIERES DE L'EST DE L'ALLEMAGNE

120—Toutes les troupes allemandes qui se trouvent actuellement dans un territoire qui appartenait avant la guerre à la Russie, à la Roumanie ou à la Turquie, devront se retirer à l'intérieur des frontières de l'Allemagne telles qu'elles existaient le 1er août 1914;

130—L'évacuation des troupes allemandes devra commencer dès maintenant, et les instructeurs allemands, les prisonniers, les agents civils et militaires, qui se trouvent aujourd'hui en territoire russe (d'après les frontières de 1914) devront être rappelés;

140—Les troupes allemandes cesseront immédiatement toutes les réquisitions et leurs autres entreprises dans le but d'obtenir des approvisionnements destinés à l'Allemagne, en Roumanie et en Russie (frontières de 1914);

150—L'abandon des traités de Bucarest et de Brest-Litovsk et des autres traités supplémentaires;

160—Les Alliés devront avoir accès libre dans les territoires évacués par les Allemands à leurs frontières de l'est, soit Dantzig, soit par la Vistule, afin de fournir des approvisionnements aux populations de ces territoires ou pour toutes autres fins.

CLAUSES CONCERNANT L'AFRIQUE-SUD

170—Capitulation sans condition de toutes les troupes allemandes qui combattent actuellement dans cette partie du monde et ce dans l'espace d'un mois.

CLAUSES GENERALES

180—Rapatriement, et ce sans que les Alliés y soient tenus de leur côté, de tous les civils, qu'ils soient des nations alliées ou des Etats-Unis, dans l'espace d'un mois;

190—Conditions financières: Réparation de tous les dommages causés. Tant que cet armistice durera, l'ennemi ne pourra disposer d'aucune garantie publique, dont les Alliés pourraient se servir pour payer le rapatriement. Restitution immédiate des dépôts en argent à la Banque Nationale de Belgique et remise de tous documents, espèces, stocks, actions, papiers.

CONDITIONS NAVALES

200—Cessation immédiate des hostilités sur mer et indication des emplacements et des mouvements de tous les navires allemands. Les neutres seront prévenus que la liberté de navigation dans toutes les eaux territoriales est accordée aux marines militaires et marchandes des Alliés;

210—Tous les navires marchands et de guerre, et les prisonniers des puissances alliées, seront rendus sans que l'ennemi obtienne la pareille;

220—Reddition aux Alliés de 160 sous-marins. Les autres sous-marins seront complètement désarmés et placés sous la surveillance des Alliés et des Etats-Unis;

230—Six croiseurs de combat, 10 cuirassés, 8 croiseurs légers, 2 poseurs de mines, 50 destroyers du type le plus moderne, seront désarmés, concentrés dans des ports alliés désignés par les Alliés et les Etats-Unis et placés sous la surveillance de ces derniers. Les autres navires de guerre (de surface) seront concentrés dans les bases navales allemandes désignées par les Alliés et les Etats-Unis, et complètement désarmés, et placés sous la surveillance des Alliés. Tous les navires de la flotte auxiliaire seront désarmés;

240—Les Alliés et les Etats-Unis auront le droit de draguer toutes les mines et d'enlever les obstacles mis par l'Allemagne, en dehors des eaux territoriales allemandes;

250—Liberté d'accès des flottes militaires et marchandes des Alliés et des puissances alliées à la Baltique. Pour cela, les Alliés et les Etats-Unis seront

autorisés à occuper tous les forts, les batteries, les fortifications et les ouvrages de défense de toute sorte des Allemands, du Cattégat à la Baltique, et de draguer toutes les mines et d'enlever tous les obstacles, dans les eaux territoriales allemandes et en dehors, sans qu'une question de neutralité soit soulevée, et tous les emplacements de ces mines et de ces obstacles doivent être indiqués;

260—Les conditions de blocus existantes établies par les Alliés et les puissances qui leur sont associées resteront inchangées et tous les navires de commerce allemands trouvés en mer seront sujets à capture;

270—Tous les avions du service naval seront concentrés dans les bases navales que spécifieront les Alliés et les Etats-Unis d'Amérique;

280—En évacuant la côte et les ports belges, l'Allemagne abandonnera tous les navires de commerce, les remorqueurs, les bouées de repère, les grues et tout autre matériel de port, tout le matériel pour la navigation intérieure, tous les avions, tout le matériel, tous les dépôts, les armes, et les appareils de toute sorte;

290—Tous les ports de la Mer Noire seront évacués par l'Allemagne; tous les vaisseaux de guerre russes, de tous genres, capturés par l'Allemagne en Mer Noire, seront remis aux Alliés et aux Etats-Unis d'Amérique; tous les navires marchands neutres saisis devront être mis en liberté; tous les autres matériaux de guerre de tous genres pris dans ces ports devront être remis et les matériaux allemands tels que spécifiés dans la clause 28, devront être abandonnés;

300—Tous les navires marchands qui sont entre les mains des Allemands, et qui appartiennent aux puissances alliées et à leurs alliés devront être retournés dans les ports spécifiés par les Alliés et les Etats-Unis, sans réciprocité;

310—Avant l'évacuation, l'abandon ou la restauration, aucune destruction de navires ou de matériel ne sera permise;

320—Le gouvernement allemand va notifier les gouvernements neutres, et particulièrement les gouvernements de la Norvège, de la Suède, du Danemark, de la Hollande, que toutes les restrictions imposées à leur marine marchande avec les pays alliés et associés, soit par le gouvernement allemand ou par des intérêts privés allemands, soit en retour de certaines restrictions telle que l'exportation du matériel nécessaire à la construction des navires, sont immédiatement annulées;

330—Aucun vaisseau allemand d'aucune sorte ne pourra passer sous pavillon neutre, après la signature de l'armistice;

340—La durée de l'armistice sera de 30 jours, et pourra être prolongée à volonté. Dans cette période, sur avis préalable de 48 heures, une des parties contractantes peut dénoncer l'armistice, faute du manque d'exécution d'une des clauses mentionnées plus haut.

350—L'Allemagne devra accepter cet armistice ou le refuser dans le délai de 72 heures.

ALLEMAGNE

—L'Allemagne verra-t-elle une Révolution sanglante à la russe? C'est le secret de l'avenir. Elle est en ébullition, et la social-démocratie a renversé le Kaiser et son gouvernement. Le Kaiser a dû abdiquer samedi, ainsi que le Kronprinz. Et Guillaume, en fuite, a forcé l'entrée de la Hollande, avec l'impératrice et le prince héritier. Il y sera, sans doute, interné, en attendant d'être livré au châtement.

Le mouvement révolutionnaire a commencé, notamment, dans la flotte. Kiel, Wilhelmshaven, Hélioland, Borgum, Cuxshaven, le Schleswig-Holstein ont vu s'élever le drapeau rouge, éclater la grève et naître, comme en Russie, des Comités de marins, d'ouvriers et de soldats. On était las de la guerre, et sous les coups de la défaite, de la débâcle, le moral allemand s'est effondré, faisant craindre une réaction d'autant plus terrible, que ce peuple a été nourri plus longtemps de vaines illusions. Apparemment, tout indique qu'on a voulu forcer et hâter la conclusion d'un armistice. Le mouvement s'est propagé jusque dans les villes libres de Hambourg et de Brême, à Tilsit, dans le duché de Mecklembourg-Schwerin, à Dresde (en Saxe), à Essen, la cité du dieu Thor, à Berlin. Henri de Prusse, frère du kaiser et commandant de la flotte, a failli être assassiné deux fois; Krupp et sa femme ont été arrêtés; et l'empereur, un des grands coupables de cette guerre, a finalement été forcé de se démettre, à la suite de plusieurs sommations socialistes. On en a contre tous ceux qui, par leur mauvaise politique, ont attiré sur l'Allemagne les calamités de la défaite.

Le chancelier Max a donné sa place à Friedrich Ebert, un chef socialiste, lequel a pris sur lui d'instituer un gouvernement populaire. Ebert, qui est plutôt un socialiste pangermaniste, a lancé, sitôt en office, une proclamation modérée, mettant le peuple en garde contre l'anarchie et faisant appel à la collaboration des partis. Il compte surtout, évidemment, sur le parti social-démocrate, dont Georges Ledebour est un des chefs, et sur les socialistes indépendants, dont Haase est le coryphée. Il retiendra, paraît-il, Erzberger et s'adjoindra deux membres du Reichstag qui ne sont pas socialistes, Gothein et Richtofen.

La Bavière n'aurait plus de souverain. En même temps qu'on demandait, dans la rue, la déposition des Wittelsbach, la Diète aurait décrété la chose et mis à pied le roi Ludwig, lequel avait succédé, en 1913, à son cousin Otto, le "roi fou". Le Landtag aurait également été dissous, et, s'il faut en croire les dépêches, un Conseil social-démocrate des ouvriers et des paysans règne à Munich.

Un sort identique aurait frappé Guillaume de

Wurtemberg, Frédéric de Saxe et le duc de Brunswick.

Il se dessinait, notamment dans le sud, un mouvement fort heureux de retour aux Etats allemands, mouvement qui, en dissociant la formidable unité allemande, eût atténué des trois quarts le péril allemand d'après-guerre. Quel effet aura sur ce mouvement la présente situation?

Quoi qu'il en soit, l'Allemagne récolte là ce qu'elle a semé. Un de ses crimes fut de donner la main aux bolchéviks russes, auxquels elle est maintenant réduite à montrer les dents. N'annonce-t-on pas, en effet, que l'Allemagne, justement inquiète de la propagande bolchéviste chez elle, a rompu, la semaine dernière avec la Russie et remis ses passeports à l'ambassadeur Joffe?

—Mort d'Albert Ballin, directeur général de la ligne Hambourg-Amérique, un familier du kaiser et une figure bien connue des lecteurs de M. Léon Daudet, le courageux dénonciateur de l'espionnage allemand.

AUTRICHE

—Le président du nouveau gouvernement Yougoslave, dont le siège est à Agram, est Josef Pogacnik, ancien vice-président de la Chambre basse autrichienne. L'assemblée nationale des Slovènes a assumé les fonctions du gouvernement de la Carniole. Quelques jours plus tôt, la Diète croatienne, réunie à Agram, aurait demandé à l'unanimité le rétablissement du royaume d'Autriche et décidé l'union de la Croatie, de la Slavonie et de la Dalmatie avec une Autriche indépendante.

—On annonce la mobilisation de tous les hommes d'âge militaire jusqu'à 26 ans, dans la Tchéco-Slovachie, capitale Prague.

—Les Hongrois vont décider vers le 4 décembre, par un vote plébiscitaire, s'ils garderont la monarchie ou se mettront en république. Les femmes voteront. La nouvelle annonçant la constitution d'une république hongroise était donc prématurée. A en croire une dépêche, le comte Karolyi aurait démissionné et serait remplacé par le député Johann Hock.

—Le député Joseph Seliger, de la Chambre basse autrichienne, a pris charge du gouvernement de la Bohême allemande.

RUSSIE

—La Pologne aurait assumé la souveraineté de la Galicie. Si le fait est exact, voici deux tronçons de l'antique Pologne—le russe et l'autrichien—qui se sont rejoints. Le Congrès de la Paix achèvera, sans doute, la résurrection de la Pologne en lui rendant le tronçon détenu par l'Allemagne. Une dépêche annonce—?—l'établissement d'une république polonaise, sous la présidence du député Daszynski.

—Rien n'indique que la situation se soit beaucoup améliorée en Russie maximaliste. Les Alliés ont reçu du gouvernement provisoire d'Omsk un appel en faveur de nouveaux secours.

—Tchitchérin, le ministre des Affaires étrangères bolchévik, aurait offert au gouvernement de Prague de lui envoyer, après leur avoir fait déposer les armes, les Tchéco-Slovaques ligués en Russie contre le régime des soviets. Est-ce un piège?

AILLEURS

—Démission du cabinet Maura, en Espagne.

—Le Chili vient d'achever la saisie de tous les navires de commerce allemands internés dans ses ports.

L'APPEL DE LA TERRE

Roman de mœurs saguenayennes par Jean Sainte-Foy

(Suite et fin)

Il avait cru sincèrement en la sincérité de l'être aimé, mais il avait ignoré et il venait d'apprendre qu'en amour moderne la sincérité est le pire défaut. Et à présent qu'il le savait, il réalisait avec amertume que cette passagère liaison avec Blanche Davis avait été une mortifiante duperie, l'outrage de l'amour simulé; cette Montréalaise avec lui comme avec tant d'autres de ses pareils, n'avait fait que coquetter, filer une intrigue pour passer le temps dans une solitude, aiguïser les désirs d'un naïf campagnard, toutes indigentes redites de l'éternelle comédie. Elle avait, un instant, cédé à son amour par caprice romanesque pour avoir, plus

tard, à divulguer à des amis intéressés, même au mari amusé, l'aventure toujours intéressante d'un bref roman d'amour fleuri dans des cœurs en jeunesse...

Une horloge lointaine sonna dans le silence les douze coups de minuit, et Paul Duval songeait encore. Mais ses réflexions prirent bientôt un autre tour. Il avait eu pour Blanche Davis, d'abord de la colère, puis, du dédain, enfin, de la pitié. Il l'avait crue sincère et il s'était trompé sur les sentiments de la jeune fille. Il s'efforça de se convaincre qu'il s'était également mépris sur ses propres sentiments; ce qu'il avait pris pour de l'amour n'en était que le pâle reflet. Il fut heureux de se rappeler qu'il avait exprimé des doutes de cette nature sur ses sentiments et ceux de

la jeune fille, un soir, que sur la véranda de la Villa, à Tadoussac, il donnait à Blanche Davis convalescente, un cours sur les mauvaises herbes; il se remémora ses gênes, ses réticences, ses scrupules; il se souvint des visions qu'il avait soudain, même au plus fort de son idylle avec Blanche Davis, de la pauvre petite abandonnée des Bergeronnes, Jeanne Thérien, des scrupules que les souvenirs de cette dernière lui donnait à l'égard de la Montréalaise. Enfin il finit par se convaincre qu'il n'avait jamais sincèrement aimé Blanche Davis pas plus que cette dernière ne l'avait aimé.

Enfin, à tout prendre, rien ne permettait, dans cette aventure, d'entraîner Paul dans de fatales répercussions. Il avait démasqué la fausse amante; il en sera donc quitte pour une rupture complète. Il s'éloignera d'elle, peut-être encore un peu désolé, mais guéri; l'on se quitterait et tout serait dit; et lui aussi aurait eu l'occasion d'emmagasiner dans son souvenir les belles journées d'amour fleuries dans des cœurs en jeunesse....

Et Paul Duval s'endormit en appelant à lui, les bienfaits de l'indifférence, le retour à la santé morale.

Et quand, le lendemain matin, le soleil, déjà haut, le réveilla, caprice d'un esprit plutôt instable, la première pensée de l'ancien instituteur de Tadoussac fut pour celle qu'il s'engageait à prendre pour sa femme, un soir, sous les étoiles, près de l'église des Bergeronnes.

Paul Duval, à partir de là, détesta cordialement la ville, ses cohues effarantes, ses vastes avenues, la majesté de ses édifices, ses squares piaillant de marmots et le fracas de son travail formidable.

Puis, la neige se mit à tomber abondante; l'hiver venait pour de bon. Paul Duval eut, avec plus d'apreté, la nostalgie de la terre natale...

XXII

La tempête ébranlait les vieux rochers du Saguenay.

Pendant deux jours presque, la neige était tombée sur la campagne, à flocons pressés et épais, couvrant tout d'un linceul immaculé... La belle chose que la neige qui tombe silencieusement, adoucissant de sa nappe virginale tous les contours brusques, mettant sa ouate sur les bruits de la campagne!... Le village semble se pelotonner et se faire petit comme effrayé du silence énorme qui plane partout et qui rend formidable l'écho du moindre bruit; les maisons dispersées dans la campagne paraissent comme au travers d'un rideau de tulle; c'est mélancolique, étrange et mystérieux. Le temps est doux et toute cette neige est devenue "boulante", épaisse; puis, tout-à-coup, le vent s'est élevé, par légères bouffées, d'abord, et ensuite, par rafales prolongées; le rideau de tulle est mouvant; les maisons qu'il laisse entrevoir dansent la sarabande dans des éclaircies ou bien disparaissent

quand la tulle devient plus opaque sous les poussées plus violentes du vent.

Sur la route de l'église des Bergeronnes, un jeune homme et une jeune fille s'avancent péniblement dans la neige qui n'est pas encore battue par les chevaux. Ils semblent les seuls êtres vivants dans ce village désert. Une remarque du jeune homme résonne étrangement dans l'air que rend encore plus sonore une subite accalmie de la bourrasque:

"Je crois que nous aurons, ce soir, une rude tempête.

—Oui, nous allons avoir encore une bien vilaine "minuit", répondit la jeune fille, essoufflée par la marche rapide dans la neige mouvante.

Car c'est ce soir, la messe de la Nativité, la grande, imposante et toujours nouvelle cérémonie nocturne de la messe de minuit, la "minuit" comme vient de l'appeler la jeune fille qui est Jeanne Thérien.

Son compagnon est André Duval qui, à la demande de sa mère, est allé chercher la fille du menuisier pour l'aider à faire, dans l'après-midi, les croquignoles des Fêtes.

Noël à la campagne! Il semble que le sujet soit épuisé depuis longtemps; n'en a-t-on pas fait sonner, en effet, toutes les notes; notes gaies, notes tristes, sentimentales ou enfantines? Resterait-il encore quelque chose à dire sur cette fête par excellence des petits enfants aux boucles blondes et des vieillards aux mèches argentées, du miséreux dans son taudis comme du riche dans ses lambris dorés; la fête de tout le monde? Mais les redites ont des charmes quand il s'agit de Noël; c'est qu'elles nous rappellent tant de petits poèmes gracieux, tant de gaies et tendres idylles, tant de soirées familiales vécues avec les nôtres, toutes choses dont notre mémoire ne se lasse jamais. Noël!... que de coutumes naïves, puériles si l'on veut, se groupent autour de ce mot. Oh! ne les raillons pas ces coutumes ancestrales de nos campagnes, au temps des Fêtes; elles sont touchantes parcequ'elles ont leurs racines au plus intime de notre être.

Noël commence la série des Fêtes et tout s'anime à son accent magique. La neige, le froid, le vent, la poudrière, les bois dépouillé et chargé de verglas craquant sous les coups du vent nous disent: c'est les Fêtes. La neige nous fascine par ses reflets; la forêt gémissante a un langage pour nous et il est plein de mystère quand ses échos engourdis répercutent les bruits tintinnabulants des grelots sur la route, le soir, après la veillée, et ceux de la neige qui crie sous les lisses des "berlots".

Nous sommes donc à la veille de Noël et dans toutes les demeures des Bergeronnes, on se prépare à la grande fête. Depuis huit jours, les vaillantes femmes d'habitants frottent, astiquent, époussettent et balayent. Aujourd'hui, elles se mettent résolument aux pâtisseries; les manches retroussées jusqu'aux

coudes, elles enfoncent leurs bras dans la pâte jaunâtre et farineuse qui, plus tard un peu, plongée par boulettes dans la grisse pétillante va se transformer en succulents croquignoles ou en appétissants beignets glacés et dorés ou bien blanchis de poudre de sucre...

Mais la mère Duval, aujourd'hui, n'en peut plus; elle est fatiguée du grand menage et un gros chagrin qu'elle ne cherche plus, au reste, à dissimuler, la mine davantage. Abattue, elle déclare que les hommes se passeront de pâtisseries, cette année.

Ah ! il y en aura d'autres tristesse plus grandes, dans la famille Duval. Il en manquera un, hélas ! aux réunions accoutumées ; et l'on était bien triste. A mesure que s'approchaient les Fêtes, des nuages noirs s'amoncellaient dans tous les cerveaux.

André, peiné et mortifié d'avoir à renoncer à une coutume puéride mais dont la privation prenait tout à coup à ses yeux le caractère d'une nouvelle catastrophe, proposa à sa mère d'aller chercher Jeanne Thérien pour lui aider à la cuisson des pâtisseries.

"La pauvre petite en a bien assez à faire chez elle, fit remarquer la mère Duval.

—Ah ! il y a longtemps que tout est fini chez Jean Thérien, répondit André; j'y suis allé, l'autre jour, pour un nouveau manche de hache. C'est réluissant comme un autel.

La mère consentit enfin avec d'autant plus de bonne volonté que la perspective de passer les Fêtes sans pâtisseries ne lui souriait pas plus qu'à André ou au père dont le silence, d'ailleurs, constituait, en l'occurrence, la plus évidente protestation. En même temps on décide que Jeanne resterait pour le réveillon et que l'on inviterait Jean Thérien qui viendrait après la messe...

Quand André et Jeanne arrivèrent chez le père Duval, la tempête se déchaînait pour de bon. Comme la neige était abondante et le vent très fort, elle fut bientôt d'une sublime horreur. Tout disparut dans les tourbillons de la poudrière; durant de longues heures, habitations, arbres, bêtes et gens furent perdus, enfouis, noyés dans des rafales effroyables et tout le ciel s'emplit des halètements furieux de la tourmente... Oh ! les tempêtes de l'hiver canadien, ceux-là seuls savent ce qu'elles recèlent d'horreur qui dans la nuit et dans la solitude, à des lieues de toute habitation, sur des routes désertes, se sont trouvés ensevelis dans le tourbillon, paralysés par le froid et le vent, allant à l'aventure, à pieds ou trainés par de pauvres chevaux épuisés, aveuglés, ne marchant plus que la tête baissée, se laissant guider au petit bonheur, menaçant à chaque instant de s'abattre au fond d'abîmes de neige...

Et ce soir, dans la grande cuisine du père Duval pendant que dans la grande chaudronne la graisse pétille et roussit les croquignoles, et que le feu hurle dans le poêle sous les rafales violentes qui entrent par la cheminée, on pense aux malheureux qui, en ce moment, se débattent peut-être sur le chemin qui tra-

verse les montagnes qui séparent Tadoussac et les Bergeronnes. C'est qu'il y a eu déjà des drames d'horreur sur cette route déserte où pendant des heures on ne rencontre que des arbres et des rochers...

Un instant le vent hurle d'une façon si lugubre que la mère Duval, entre deux chaudronnées de croquignoles, ne peut s'empêcher de se jeter à genoux et de murmurer une fervente prière pour ceux que la tempête menace...

Vers dix heures le vent se calma. On ne l'entendit plus que par bouffées subites et courtes ; puis, un grand silence se fit dans la campagne. La tempête finissait en même temps que l'on finissait les croquignoles.

Alors on entendit passer au-dessus du village des notes à la fois joyeuses et graves ; c'était le premier coup de la messe de minuit, l'appel de la cloche qui laissait chanter mystérieusement dans l'air purifié son âme de bronze... Sur la route blanche, dans la nuit remplie de clartés stellaires, à travers la campagne ajourée, piquée d'arbres sombres et de taches confuses qui sont des maisons, on entend maintenant de tous cotés des grelots et le grincement des traîneaux sur la neige sèche. Les gens se rendent d'avance à l'église afin d'avoir le temps d'aller à confesse et de se préparer à la communion de la Nativité. Le village est silencieux malgré l'animation inusitée qui y règne à cette heure... Un bout de phrase qui arrive par saccades, le trille joyeux d'un enfant, le jappement d'un chien, un "woh ! woh ! arrié don" à la porte de l'église... et c'est tout. Par ci par là, dans le village, une porte qui s'ouvre trace une raie lumineuse sur la neige du chemin et des ombres se dirigent de plus en plus nombreuses vers l'église aux vitraux illuminés...

La mère Duval tenait beaucoup à aller à la messe de minuit. mais il y avait la maison à garder et le réveillon à préparer ; oh ! il serait modeste, cette année, le réveillon, parce qu'il devait être triste ; mais on réveillonnerait quand même. Jeanne, un peu lasse, s'offrit à rester. Son père viendrait, après la messe avec les Duval et elle s'en irait avec lui après le réveillon...

La cérémonie poétique et mystérieuse se poursuit dans l'église des Bergeronnes remplie de lumière et de l'écho des vieux chants de la Nativité qu'égrenent sous ses voûtes des voix jeunes et fraîches. Tous les yeux sont pieusement fixés dans un coin du chœur ou s'élève la crèche rustique faite de jeunes sapins et de paille fraîche recouverts d'une légère couche de neige que la température ambiante n'affecte pas puisqu'elle est infusible, étant formée de pure et blanche ouate.....

Jeanne Thérien se sent bien seule dans la grande cuisine du père Duval; un instant, elle est sortie sur le seuil de la porte et elle rentre aussitôt effrayée du silence épouvantable qui pèse sur le village et sur

toute la nature. Une grande envie de pleurer lui serre la gorge ; elle pense à tant de choses tristes ; elle pense à son bonheur envolé... avec les êtres chers, disparus, à l'avenir inquiétant, au sombre présent, au passé rose quand fleurissait dans son cœur l'idylle fraîche de son premier amour... pauvre chère petite et innocente idylle au si triste épilogue. Longtemps Jeanne Thérien rêve à toutes ces choses déprimantes, la tête appuyée au rebord de la table.

Mais elle se lève bientôt ; elle a trop peur de pleurer et elle ne veut pas paraître les yeux rougis quand ses gens reviendront tout à l'heure de la messe. Elle va voir au fourneau dans lequel mijotte avec des glou-glou joyeux un odorant ragoût ; puis, elle attise le poêle qu'elle boure de trois grosses bûches de bouleau... ensuite, elle prépare la table pour le réveillon ; elle étend la nappe de toile du pays, range les couverts : celui du père, au bout ; ensuite, à droite, celui de la mère ; André sera à coté ; elle, Jeanne, vis-à-vis du jeune homme, tandis que Jean Thérien se placera entre elle et le père Duval. C'était à peu près comme cela, l'année dernière... oui... le père ici, la mère là... Ah ! non, à l'autre bout, vis-à-vis du père... il y avait... Ah ! c'est trop triste à penser. Jeanne Thérien songe à mettre le sixième couvert... quand même. Mais non, ça donnerait un trop grand coup au cœur des vieux quand ils arriveraient.

Jeanne a terminé sa tâche et elle entend la cloche tinter le sanctus de la messe.

"Si je disais le chapelet... pensa-t-elle... non, le rosaire."

Elle pense au mille Ave Maria que les jeunes filles aiment à réciter pendant la nuit de Noël avec la grâce demandée et accordée si les Ave sont récitées selon les conditions de la coutume... Jeanne Thérien saurait bien quelle grâce demander au Jésus de la Crèche. Mais il faut que les mille Ave soient dits avant la fin de la messe et elle n'aura pas le temps.

Mais le pieux usage a prévu le cas d'une jeune fille qui n'aurait pas le temps de réciter les mille Ave à cause... du réveillon à préparer ; la grâce demandée à la fin d'un rosaire est accordée quand même dans ce cas de force majeure.

Et Jeanne Thérien, agenouillée près du poêle qui, fier de ses trois bûches de bouleau, ronronne triomphalement, achève son troisième chapelet...

L'une des bûches s'affaisse tout à coup dans la braise rouge avec un crépitement qui fait jaillir des flammes par les petites portes du foyer du poêle à trois ponts...

"Jésus... faites qu'il revienne !..."

XXIII

"Woh !... Woh !... Arrié don !..." et le bruit saccadé des grelots s'arrêta juste devant la porte.

"Jésus ... faites qu'il revienne !..." murmurait

Jeanne Thérien, pendant que crépitait encore la flamme de la bûche incendiée.

On frappa subitement à la porte...

"Quoi ! la messe est finie, déjà ? Ah ! le rosaire a été dit à temps... Entrez !..."

Un homme entra emmitoufflé dans un ample manteau couvert de neige. L'étranger d'abord sembla ébloui par la clarté que projetait dans la pièce la grosse lampe des cérémonies que Jeanne avait pensé d'allumer. Cette dernière, comme pétrifiée, n'avait pas fait un mouvement à la vue de l'homme qui, avec des gestes brusques, secoua la neige qui le couvrait ; puis, il enleva son bonnet de fourrure. Alors il y eut deux cris ;

"Paul !..."

"Jeanne !..."

Et les deux jeunes gens se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Ah ! le bonheur de se revoir à cette heure où tout devait être si triste, après la si longue et si cruelle séparation dont l'un et l'autre, sous des formes un peu différentes, avaient tant souffert ; ah ! la minute exquise de ce baiser du retour !... la belle nuit de Noël où renaissaient deux amours !... "Faites qu'il revienne !" venait de murmurer Jeanne en terminant son rosaire et il revenait ; elle était exaucée et comme elle était belle la récompense de son ardente et jeune foi ; inoubliable instant entrevu tant de fois dans des rêves sur les débris desquels la réalité du lendemain, ironique et moqueuse venait tinter son glas funèbre ; réalité, enfin, toujours espérée mais qui apparaissait si lointaine qu'il semblait que la vie ne serait pas assez longue pour en savourer la joie...

Mais là, n'ont-ils donc rien à se dire, Paul Duval et Jeanne Thérien, qui sont là à se regarder sans avoir pu dire encore plus de mots que leur nom ?... Les grandes joies comme les grandes douleurs sont muettes. Il y eut ainsi plusieurs minutes de silence que prosaïquement vint rompre le cocher qui avait amené Paul des Bergeronnes :

"Vous savez, mams'elle, dit-il, qu'on vient de faire un rude voyage ; tels que vous nous voyez, nous sommes partis de Tadoussac ce matin et la tempête nous a pris en route. Ah ! ç'a été rude ; vingt fois j'ai pensé à dételer à la prochaine maison ; il n'y avait pas un chrétien pour s'arracher dans des chemins semblables. Mais M. Duval voulait absolument arriver pour ce soir aux Bergeronnes. Dam ! c'est Fané qui a le plus souffert, pauvre bête !... de la neige jusqu'au poitrail, elle aura sans doute bien mérité la portion d'avoine que je m'en vais lui donner, si vous permettez, mam'selle, que j'aïlle dételer..."

La jeune fille donna avec empressement au loquace et brave homme toutes les instructions nécessaires pour que Fané n'eût pas à se plaindre davantage de lui avoir amené son fiancé par un temps pareil ; et le cocher sortit.

Les deux jeunes gens restèrent de nouveau seuls.

Les premiers instants de l'émotion de ce retour si brusque passés, la conversation s'engagea joyeuse, aimable; ce fut un flot de questions de la part de Jeanne. Elle trouvait que Paul n'avait pas changé; c'était bien lui encore, mais un peu plus grave, comme un tantinet triste; elle revoyait son bon sourire, son regard franc et hardi, son beau visage olivâtre...

"Oh! comme cette Montréalaise avait dû l'aimer..."

Mais ce ne fut qu'une pensée qui traversa, rapide, l'esprit de la jeune fille; elle la chassa vite. Non, il ne fallait plus penser à cela; c'était fini, sans doute, bien fini. Il était revenu et il resterait toujours...

"Comme tu es belle, ma petite Jeanne..."

Jeanne rougit un peu. Le tic-tac de la grande horloge battait fort et joyeux dans la pièce et les buches crépitaient dans le poêle comme un grand feu d'artifice.

"Je suis heureux, bien heureux, chère petite fiancée que j'ai un instant oubliée, mais que je retrouve pour toujours; ah! oublions, veux-tu, ma petite Jeanne, les jours mauvais qui ont précédé cet instant béni que nous vivons cette nuit... cette belle nuit de Noël, Noël de nos amours. Comme nous allons être heureux, maintenant, Jeanne!... Nous sommes au mois de décembre... veux-tu qu'aux Jours Gras, tu deviennes ma femme, ma petite femme chérie?..."

Jeanne leva les yeux sur son fiancée, puis, souriant:

"Je te l'ai promis, mon bien-aimé... tu sais, là-bas, près de l'église."

"Gendron, tu sais, elle n'est pas à vendre, la terre!..."

C'est André Duval qui, la bouche pleine, décroche cette malice à Samuel Gendron qui, après la messe et à la nouvelle, apprise sur la route, que Paul Duval était de retour, était venu lui dire bonjour avec plusieurs autres voisins. La grande cuisine est pleine de rires et d'exclamations joyeuses. La mère Duval, dont le bonheur ne peut s'exprimer, venait de sentir une inquiétude soudaine, l'envahir: le ragoût sera-t-il suffisant pour tout ce monde qui se succède à la table du réveillon?...

Mais la mère Duval n'a jamais été à bout de ressources et pour prévenir la disette de ragoût d'énormes bouts de boudin se mirent bientôt à griller, à noircir, à se boursouffler et crever dans la poêle avec les crépitements de la braise de trois autres grosses bûches de bouleau que le père Duval a, d'une main experte, placé lui-même dans le foyer...

"Ah! si l'on avait le temps de faire cuir l'oie!" s'exclame la mère. Mais, non, ce sera pour demain... Le bon vin canadien, fait, à l'automne, avec les bluets du Saguenay mousse dans les gros verres à facettes qui brillent gaiment sur la nappe blanche devant les assiettes à fleurs bleues... et l'on boit à la santé du retour de l'instituteur à la terre paternelle...

"Dommage qu'elle ne soit pas à vendre, la terre du père, fait remarquer Joseph Mercier; c'est une bonne terre..."

—Oui, mais si elle avait été vendue, répond Samuel Gendron, ça aurait été aux propriétaires des moulins. Ça ne nous aurait pas profité guère.

Alors le père Duval prit occasion de la remarque pour annoncer d'un air mystérieux qu'à trois reprises différentes on lui a demandé à acheter sa terre pour les fins des futurs moulins, mais qu'il avait refusé les trois fois. "Ça me disait, ajouta-t-il, que Paul reviendrait et que alors, dans ce cas, la terre ne serait jamais à vendre, à aucun prix..."

—Prends ça pour toi, Gendron, lança Joseph Mercier.

L'on but un verre de vin de bluet à la santé de la terre du père Duval.

"Ces moulins-là, ça marchera pas longtemps, fit remarquer un habitant d'en bas de la rivière qui s'habillait pour partir, vous verrez..."

—Le fait est qu'y auront pas assez de bois pour tenir longtemps, répondit Mercier.

—N'importe, ça amènera toujours un peu d'argent dans la place, fit remarquer le père Duval. Ça ne nous fera pas tort.

Pendant que l'on parlait des moulins, Paul et Jeanne devisaient joyeusement et, tout en surveillant le service de la table, la mère les regardait, heureuse au-delà de toute expression.

Paul se leva soudainement; montrant Jeanne rayonnante:

"Un verre à la santé de ma future petite femme, lança-t-il, joyeux. Et il ajouta avec un petit air entendu:

"C'est pour les Jours Gras..."

L'enthousiasme fut à son comble. La cruche de vin de bluet y passa, de même qu'avaient passé toute la saucisse et tout le boudin de la mère Duval. Il était tard quand on parla de se séparer. De l'étable déjà, on entendait chanter un coq, un futur "ragoût", un peu trop matinal.

"Allons, nous allons dormir quelques heures, dit le père Duval; ça va faire du bien. Quant à nos futurs mariés, comme ils n'ont pas été à la "minuit", pour leur pénitence nous les condamnons à se lever pour la messe du jour."

FIN

JEAN SAINTE-FOY.

Quand il arrive à l'homme supérieur de se tromper dans quelqu'une de ses opinions, les gens de la foule ont bien tort d'en triompher: car son erreur vient presque toujours de ce qu'il ne s'est point résigné à les classer assez bas...

ALBERT GUINON



AVIS

Loi du Service Militaire, 1917

EMPLOI D'HOMMES EN CONTRAVENTION AVEC LA LOI DU SERVICE MILITAIRE.

Les règlements suivants, récemment approuvés par le Gouverneur Général en Conseil, imposent à chaque patron l'obligation sévère de S'ASSURER QUE CHACUN DE SES EMPLOYÉS D'ÂGE ET DE CONDITION MILITAIRES A EN SA POSSESSION LES DOCUMENTS PROUVANT QU'IL EST EN TOUS POINTS EN RÈGLE AVEC LA LOI DU SERVICE MILITAIRE.

Un patron qui est accusé d'avoir à son service un insoumis doit être en mesure de prouver QU'IL A EXAMINÉ, lorsque l'employé en question est entré à son service, LES DOCUMENTS RELATIFS AU SERVICE MILITAIRE ÉMIS PAR LE REGISTRAIRE OU LES AUTORITÉS MILITAIRES et qu'il a été établi d'une manière raisonnable et à sa satisfaction que l'homme était en règle avec la Loi du Service militaire. Il doit être clairement entendu que les Certificats d'Enregistrement national, émis le 22 juin 1918, lors de l'enregistrement général, ne définissent en aucune manière la position d'un homme vis-à-vis de la Loi du Service militaire.

RÈGLEMENTS.

106.—Toute personne qui emploie ou garde à son service un homme qui a déserté, ou est absent sans permission de la Force Expéditionnaire Canadienne, ou en contravention avec quelque obligation, ordre de rapport ou tout autre relatif au service militaire que lui imposent la Loi ou les Règlements, ou toute proclamation s'y rapportant, sera coupable d'une offense susceptible d'être punie sur conviction sommaire d'un emprisonnement n'excédant pas six mois ou d'une amende de pas moins de Cent Dollars et pas plus de Cinq Cents Dollars, ou de cet emprisonnement et de cette amende, à moins que cette personne ne prouve qu'après enquête LES PAPIERS RELATIFS AU SERVICE MILITAIRE ÉMIS PAR LE REGISTRAIRE OU LES AUTORITÉS MILITAIRES À L'HOMME AINSI EMPLOYÉ OU RETENU À SON SERVICE ONT ÉTÉ SOUMIS ET EXAMINÉS, et qu'il a été établi à sa satisfaction, après cette enquête, que l'homme n'était pas un déserteur, ou n'était pas absent sans permission du service militaire, ou en contravention avec aucune des obligations ou exigences ci-

106 A.—Toute personne QUI RECÈLE, OU CACHE, OU DE TOUTE AUTRE MANIÈRE AIDE UN HOMME QUI A DÉSSERTÉ, OU EST ABSENT SANS PERMISSION DE LA FORCE EXPÉDITIONNAIRE CANADIENNE, ou est en contravention avec quelque obligation, ordre de rapport ou tout autre relatif au service militaire que lui imposent la Loi ou les Règlements, ou toute autre proclamation s'y rapportant, sera coupable d'une offense susceptible d'être punie sur conviction sommaire d'un emprisonnement n'excédant pas six mois ou d'une amende de pas moins de Cent Dollars et pas plus de Cinq Cents Dollars, ou de cet emprisonnement et de cette amende, à moins que cette personne ne prouve qu'elle ne savait pas et qu'elle n'avait aucune raison de croire que l'homme qu'elle recélait, ou cachait, ou aidait était un déserteur, ou était absent des forces sans permission, ou qu'il était en contravention avec les obligations ou exigences ci-dessus mentionnées.

BUREAU DU SERVICE MILITAIRE.

La Vie Canadienne

remercie tous ceux qui l'accueillent avec une bienveillance de plus en plus encourageante.

La Vie Canadienne

pour répondre à ces encouragements de ses lecteurs et de ses collaborateurs, dont le nombre et la qualité vont aussi s'augmentant, s'efforcera de devenir de plus en plus intéressante et utile pour ses lecteurs et pour la cause sacrée de la patrie à laquelle elle s'est consacrée.

La Vie Canadienne

publiera prochainement les articles de nouveaux et distingués collaborateurs sur des sujets de grand intérêt pour tous ses lecteurs.

La Vie Canadienne

est en vente dans les principaux dépôts de journaux du Canada, particulièrement à Québec et à Montréal, au prix de 10 cents le numéro. Le prix d'abonnement est de quatre piastres par an avec prix de faveur, trois piastres, pour le clergé, les instituteurs et les étudiants.

ADRESSEZ :

LA VIE CANADIENNE

30, RUE DE LA FABRIQUE, QUEBEC.